

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PÂQUES

LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

La série des mystères du Temps pascal est suspendue aujourd'hui ; un autre objet attire pour un moment nos contemplations. La sainte Eglise nous propose de donner la journée au culte de l'Epoux de Marie, du Père nourricier du Fils de Dieu, Patron de l'Eglise universelle. Au 19 mars cependant nous lui avons rendu notre hommage annuel : aussi n'est-ce pas proprement sa fête que nous allons célébrer en ce jour. Il s'agit d'ériger par la piété du peuple chrétien un monument de reconnaissance au puissant Protecteur, à Joseph, le recours et l'appui de tous ceux qui l'invoquent avec confiance. Assez de bienfaits lui ont mérité cet hommage ; la sainte Eglise se propose aujourd'hui, dans l'intérêt de ses enfants, de diriger leur confiance vers un secours si puissant et si opportun.

La dévotion à saint Joseph avait été réservée pour ces derniers temps. Le culte de cet admirable personnage, culte fondé sur l'Evangile même, ne devait pas se développer dans les premiers siècles de l'Eglise ; non pas que les fidèles, considérant le rôle sublime de saint Joseph dans l'économie du mystère de l'Incarnation, fussent entravés en quelque chose dans les honneurs qu'ils auraient voulu lui rendre ; mais la divine Providence avait ses raisons mystérieuses pour retarder le moment où la Liturgie devait prescrire chaque année les hommages publics à offrir à l'Epoux de Marie. L'Orient précéda l'Occident, ainsi qu'il est arrivé d'autres fois, dans le culte spécial de saint Joseph; mais au XV^{ème} siècle l'Eglise latine l'avait adopté tout entière; et depuis lors il n'a cessé de faire les plus heureux progrès dans les âmes catholiques. Les grandeurs de saint Joseph ont été exposées au 19 mars ; le but de la présente fête n'est pas de revenir sur cet inépuisable sujet. Elle a son motif spécial d'institution qu'il est nécessaire de faire connaître.

La bonté de Dieu et la fidélité de notre Rédempteur à ses promesses s'unissent toujours plus étroitement de siècle en siècle, pour protéger en ce monde l'étincelle de vie surnaturelle qu'il doit conserver jusqu'au dernier jour. Dans ce but miséricordieux, une succession non interrompue de secours vient réchauffer, pour ainsi dire, chaque génération, et lui apporter un nouveau motif de confiance dans la divine Rédemption. A partir du XIII^{ème} siècle, où le refroidissement du monde commença à se faire sentir, ainsi que l'Eglise elle-même nous en rend témoignage (*Frigescente mundo*. Oraison de la fête des Stigmates de saint François.) , chaque époque a vu s'ouvrir une nouvelle source de grâces. Ce fut d'abord la fête du très saint Sacrement, dont les développements ont produit successivement la Procession solennelle, les Expositions, les Saluts, les Quarante Heures. Ce fut ensuite la dévotion au saint Nom de Jésus, dont saint Bernardin de Sienne fut le principal apôtre, et celle du *Via crucis* ou *Chemin de la Croix*, qui produit tant de fruits de componction dans les âmes. Le XVI^o siècle vit renaître la fréquente

communion, par l'influence principale de saint Ignace de Loyola et de sa Compagnie. Au XVII^e fut promulgué le culte du sacré Cœur de Jésus, qui s'établit dans le siècle suivant. Au XIX^e, la dévotion à la très sainte Vierge a pris des accroissements et une importance qui sont un des caractères surnaturels de notre temps. Le saint Rosaire, le saint Scapulaire, que nous avaient légués les âges précédents, ont été remis en honneur ; les pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu, suspendus par les préjugés jansénistes et rationalistes, ont repris leur cours ; l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie a étendu ses affiliations dans le monde entier; des prodiges nombreux sont venus récompenser la foi rajeunie ; enfin notre temps a vu le triomphe de l'Immaculée Conception, préparé et attendu dans des siècles moins favorisés.

Mais la dévotion envers Marie ne pouvait se développer ainsi sans amener avec elle le culte fervent de saint Joseph. Marie et Joseph ont une part trop intime dans le divin mystère de l'Incarnation, l'une comme Mère du Fils de Dieu, l'autre comme gardien de l'honneur de la Vierge et Père nourricier de l'Enfant-Dieu, pour que l'on puisse les isoler l'un de l'autre. Une vénération particulière envers saint Joseph a donc été la suite du développement de la piété envers la très sainte Vierge. Mais la dévotion à l'égard de l'Époux de Marie n'est pas seulement un juste tribut que nous rendons à ses admirables prérogatives ; elle est encore pour nous la source d'un secours nouveau aussi étendu qu'il est puissant, ayant été déposé entre les mains de saint Joseph par le Fils de Dieu lui-même. Écoutez le langage inspiré de l'Église dans la sainte Liturgie : « O Joseph, l'honneur des habitants du ciel, l'espoir de notre vie ici-bas, le soutien de ce monde (*Coelitum, Joseph, decus atque nostrae / Certa spes vite, columenque mundi. (Hymne des Laudes de la fête du patronage de saint Joseph.)*) ! » Quel pouvoir dans un homme ! Mais aussi cherchez un homme qui ait eu avec le Fils de Dieu sur la terre des rapports aussi intimes que Joseph. Jésus daigna être soumis à Joseph ici-bas; au ciel, il tient à glorifier celui dont il voulut dépendre, et à qui il confia son enfance avec l'honneur de sa Mère. Il n'est donc pas de limites au pouvoir de saint Joseph ; et la sainte Église nous invite aujourd'hui à recourir avec une confiance absolue à ce tout-puissant Protecteur. Au milieu des agitations terribles auxquelles le monde est en proie, que les fidèles l'invoquent avec foi, et ils seront protégés. En tous les besoins de l'âme et du corps, en toutes les épreuves et toutes les crises que le chrétien peut avoir à traverser, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, qu'il ait recours à saint Joseph, et sa confiance ne sera pas trompée. Le roi de l'Égypte disait à ses peuples affamés : « Allez à Joseph (Gen. XLI, 55) » ; le Roi du ciel nous fait la même invitation ; et le fidèle gardien de Marie a plus de crédit auprès de lui que le fils de Jacob, intendant des greniers de Memphis, n'en eut auprès de Pharaon.

La révélation de ce nouveau refuge préparé pour les derniers temps a été d'abord communiquée, selon l'usage que Dieu garde pour l'ordinaire, à des unies privilégiées auxquelles elle était confiée comme un germe précieux; ainsi en fut-il pour l'institution de la fête du Saint-Sacrement, pour celle du sacré Cœur de Jésus, et pour d'autres encore. Au XVI^{ème} siècle, sainte Thérèse, dont les écrits étaient appelés à se répandre dans le monde entier, reçut dans un degré supérieur les communications

divines à ce sujet, et elle consigna ses sentiments et ses désirs dans sa Vie écrite par elle-même. On ne s'étonnera pas que Dieu ait choisi la réformatrice du Carmel pour la propagation du culte de saint Joseph, quand on se rappellera que ce fut par l'influence de l'Ordre des Carmes, introduit en Occident au XIII^{ème} siècle, que ce culte s'établit d'abord dans nos contrées. Voués depuis tant de siècles à la religion envers Marie, les solitaires du Mont-Carmel avaient découvert avant d'autres le lien qui rattache les honneurs auxquels a droit la Mère de Dieu à ceux qui sont dus à son virginal Epoux. Sur cette terre où s'est accompli le divin mystère de l'Incarnation, l'œil du fidèle plonge plus avant dans ses augustes profondeurs. Entouré de tant de souvenirs ineffables, le chrétien arrive plus promptement à comprendre que le Fils de Dieu prenant la nature humaine, s'il lui fallait une Mère, il fallait à cette Mère un protecteur; en un mot que Jésus, Marie et Joseph forment à des degrés divers l'ensemble de relations et d'harmonies sous lesquelles l'ineffable mystère devait se produire sur la terre.

Voici donc comment s'exprime la séraphique Thérèse : « Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Ce tendre père de a mon âme, ce bien-aimé protecteur se hâta de me tirer de l'état où languissait mon corps, comme il m'a arrachée à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au delà de mes prières a et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne l'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux, s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux saint ! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin ; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable Protecteur ; aussi le nombre des âmes qui l'honorent commence-t-il à être grand, et les heureux effets de sa médiation confirment de jour en jour la vérité de mes paroles (*Vie de sainte Thérèse*. Traduction de Bouix, page 64). »

Ces paroles, accompagnées de plusieurs autres témoignages de la même précision et de la même énergie, trouvèrent un écho dans les âmes. Elles avaient été semées en leur temps ; leur germination fut lente, mais elle fut sûre. Dès la première moitié du XVII^e siècle, le pressentiment qu'un jour l'Eglise dans sa Liturgie convierait les fidèles à recourir à leur puissant Protecteur, se manifestait chez les dévots clients de saint Joseph. Nous lisons ces paroles, que l'on dirait inspirées, dans un livre pieux public à Dijon en 1645 : « Beau soleil, père des jours, hâte ta course, fais vite naître cette heure fortunée, en laquelle doivent être accomplis les oracles des saints, qui nous promettent que, sur le déclin du monde, on fera magnifiquement paraître toutes les grandeurs de saint

Joseph ; qui nous assurent que Dieu même a tirera le rideau, et déchirera le voile qui nous a empêchés jusqu'à maintenant de voir à découvert les merveilles du sanctuaire de l'âme de Joseph ; qui prédisent que le Saint-Esprit agira incessamment dans le cœur des fidèles, pour les émouvoir à exalter la gloire de ce divin personnage, lui consacrant des maisons religieuses, lui bâtissant des temples et dressant des autels; qui publient que, par tout l'empire de l'Eglise militante, on reconnaîtra pour Protecteur particulier ce saint qui l'a été de Jésus-Christ, fondateur du même empire ; qui nous font espérer que les Souverains Pontifes ordonneront, par un secret mouvement du ciel, que la fête de ce grand Patriarche soit solennellement célébrée par toute l'étendue du domaine spirituel de saint Pierre ; qui annoncent que les plus savants hommes de l'univers s'emploieront à la recherche des dons de Dieu cachés dans saint Joseph, et qu'ils y rencontreront des trésors de grâces incomparablement plus précieux et plus abondants, que n'en posséda la meilleure partie des prédestinés de l'Ancien Testament par l'espace de quarante siècles (*La gloire de saint Joseph*, par le P. Jean Jacquinot, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition, page 204). »

De si ardents désirs ont été comblés. Déjà depuis plus d'un siècle un Office en l'honneur du Patronage de saint Joseph avait été présenté à l'approbation du Siège Apostolique par l'Ordre des Carmes, et il avait été accepté. Un grand nombre d'Eglises en avaient successivement sollicité et obtenu l'extension. Un dimanche avait été choisi pour la célébration de cette pieuse solennité, afin d'y intéresser le peuple fidèle, qui n'est pas appelé par le devoir à l'église au jour de la propre fête de saint Joseph. Cette fête principale tombant toujours en Carême, on choisit pour la seconde le troisième dimanche après Pâques, afin d'unir aux joies pascals les consolations et les espérances que cette solennité apporte avec elle. La nouvelle fête allait s'étendant peu à peu par des concessions locales, lorsque tout à coup un Décret apostolique du 10 septembre 1847 vint l'établir dans toute la chrétienté. A la veille des grandes tribulations de l'Eglise, Pie IX, par un instinct surnaturel, appelait Joseph au secours du troupeau confié au successeur de Pierre. Nous avons vu comment le titre et les honneurs de Patron de l'Eglise universelle sont venus, au temps marqué, donner satisfaction entière à la piété des fidèles, et confirmer leur confiance envers le puissant Protecteur qui jamais n'eut tant de maux à combattre, ni tant de fléaux à détourner.

Mettons donc notre confiance dans le pouvoir de l'auguste Père du peuple chrétien, Joseph, sur qui tant de grandeurs n'ont été accumulées qu'afin qu'il répandit sur nous, dans une mesure plus abondante que les autres saints, les influences du divin mystère de l'Incarnation dont il a été, après Marie, le principal ministre sur la terre.

Le troisième Dimanche après Pâques porte, dans L'Eglise grecque, le nom de Dimanche du Paralytique, parce qu'on y célèbre d'une manière particulière la commémoration du miracle que notre Seigneur opéra à la Piscine Probatique.

L'Eglise Romaine commence aujourd'hui, à l'Office des Matines, la lecture de l'Apocalypse de saint Jean.

A LA MESSE

En cette fête dédiée à saint Joseph comme Protecteur des fidèles, la sainte Eglise, dans l'Introït, nous met à la bouche les paroles dans lesquelles David exprime la confiance qu'il a placée dans la Protection du Seigneur. Saint Joseph est le ministre de cette protection divine, et Dieu nous la promet, si nous nous adressons à son incomparable serviteur.

INTROÏT

Le Seigneur est notre secours et notre protecteur ; en lui notre cœur se réjouira, et nous avons espéré en son saint Nom, alleluia, alleluia.

Ps. O vous qui régissez Israël, jetez un regard sur nous : c est vous qui avez conduit Joseph comme votre brebis fidèle. Gloire au Père. Le Seigneur.

Dans la Collecte, l'Eglise relève le choix que Dieu a daigné faire de saint Joseph pour Epoux de Marie, et elle nous apprend que ce choix a eu pour effet de nous assurer en lui un Protecteur, qui répondra toujours à nos hommages par son intercession toute-puissante.

COLLECTE

O Dieu, qui, par une providence ineffable, avez daigné choisir le bienheureux Joseph pour être l'Epoux de votre très sainte Mère: faites, s'il vous plaît, que nous qui le vénérons comme notre Protecteur sur la terre, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans les cieux ; vous qui vivez, et régnez dans les siècles des siècles. Amen.

On fait ensuite commémoration du troisième Dimanche après Pâques par cette Oraison.

ORAISON

O Dieu, qui daignez montrer à ceux qui sont dans l'erreur la lumière de votre vérité, afin qu'ils puissent rentrer dans la voie de la justice ; accordez à tous ceux qui font profession d'être chrétiens la grâce d'éloigner d'eux tout ce que repousse ce beau nom, et de suivre fidèlement tout ce à quoi il engage. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

ÉPÎTRE

Lecture du livre de la Genèse. Chap. XLIX.

Mon fils Joseph a été élevé en gloire ; sa puissance va toujours croissant ; il est beau et plein de charmes ; les jeunes filles ont couru sur les galeries pour le voir. Mais avant ses grandeurs, ses frères l'avaient poursuivi avec malice, et lui avaient suscité des rixes ; dans leur envie, ils lui lançaient des traits. Mais son arc tendu est demeuré dans sa force; les chaînes qui liaient ses bras et ses mains ont été déliées par la main du tout-puissant Dieu de Jacob; et il est sorti de là pour être le pasteur d'un peuple et la force d'Israël. O mon fils, le Dieu de ton père sera ton protecteur, le Tout-Puissant te comblera de ses bénédictions du haut du ciel; le sol que tu habiteras sera arrosé par les sources qui procèdent de l'abîme des eaux, pour être aussi une bénédiction; et tu seras béni également dans la fécondité des mères. Les bénédictions que répand sur toi ton père surpassent celles qu'il a reçues de ses aïeux; et elles seront sur toi, jusqu'à ce que s'accomplisse le désir des collines éternelles. Que ces bénédictions se répandent sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est comme le Nazaréen au milieu de ses frères.

Cette magnifique prophétie de Jacob mourant, et révélant à son fils Joseph le sort glorieux qui l'attend dans sa personne et dans ses enfants, vient à propos en ce jour pour nous rappeler les touchantes relations que saint Bernard a si éloquemment relevées entre les deux Joseph. Nous les avons signalées au dix-neuf mars, et le pieux lecteur a pu se convaincre que le premier Joseph fut le type du second. Le vieux Patriarche, après avoir prophétisé la destinée de ses dix premiers enfants, s'arrête avec complaisance sur le fils de Rachel. Après avoir loué sa beauté, il rappelle les persécutions auxquelles il fut en butte de la part de ses frères, et les voies merveilleuses par lesquelles Dieu le délivra de leurs mains, et le conduisit à la puissance. De là Jacob montre ce fils de sa tendresse élevé en gloire, et devenu le type du second Joseph. Qui a mérité plus que l'Epoux de Marie, le Protecteur des fidèles, d'être appelé « le Pasteur d'un peuple et la force d'Israël » ? Nous sommes tous sa famille: il veille sur nous avec amour ; et dans nos tribulations, nous pouvons appuyer sur lui notre confiance, comme sur un roc inébranlable. L'héritage de saint Joseph est l'Eglise, que les eaux du Baptême arrosent sans cesse et rendent féconde ; c'est là qu'il exerce son pouvoir bienfaisant sur ceux qui se confient en lui. Jacob promet au premier Joseph d'immenses bénédictions, dont l'effet durera jusqu'au jour où le Sauveur promis a descendra des « collines de l'éternité ». Alors commencera le ministère du second Joseph, ministère de secours et de protection, qui durera jusqu'au second avènement du Fils de Dieu. Enfin, si le premier Joseph est présenté dans la prophétie comme Nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu et saint au milieu de ses frères, le second remplira l'oracle plus littéralement encore ; car non seulement sa sainteté dépassera celle du fils de Jacob, mais sa demeure sera Nazareth. C'est dans cette ville qu'il habitera avec Marie, dans cette ville qu'il reviendra au retour de l'Egypte, dans cette ville qu'il achèvera sa sainte carrière ; enfin pour avoir habité cette ville avec lui, son fils adoptif, Jésus, Verbe éternel, « sera appelé Nazaréen (1) ».

Dans le premier verset alleluiatique on entend la voix de saint Joseph. Il invite les fidèles à recourir à lui, et leur promet un prompt secours. Dans le second, l'Eglise demande pour ses enfants qu'ils soient empressés à imiter la pureté de l'Epoux de Marie, en même temps qu'elle implore pour eux son Patronage.

ALLELUIA, alleluia.

V/. De quelque tribulation qu'ils crient vers moi, je les exaucerai, et je serai leur protecteur à jamais.

Alleluia.

V/. Faites-nous, ô Joseph, couler une vie pure : qu'elle soit toujours en sûreté sous votre patronage. Alleluia.

ÉVANGILE

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. III.

En ce temps-là, il advint que dans les jours où tout le peuple venait recevoir le baptême de Jean, Jésus lui-même, ayant été baptisé et priant, le ciel s'ouvrit ; et l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme visible d'une colombe ; et une voix du ciel parla ainsi: « Vous êtes mon Fils bien-aimé : en vous j'ai mis mes complaisances. » Et Jésus avait alors environ trente ans, et il était regardé comme le fils de Joseph.

« Jésus était regardé comme le fils de Joseph ! » Ainsi l'amour filial de Jésus pour sa Mère, les égards dus à l'honneur de la plus pure des vierges, allèrent jusqu'à faire accepter au Fils de Dieu, durant trente années, le nom et l'extérieur de fils de Joseph. Joseph s'est entendu appeler père par le Verbe incréé dont le Père est éternel ; il a reçu d'un homme mortel les soins de l'enfance et les aliments dans ses premières années. Joseph a été le chef de la sainte famille de Nazareth, et Jésus a reconnu son autorité. L'économie de la divine incarnation exigeait ces étonnantes relations entre le créateur et la créature. Mais si le Fils de Dieu assis à la droite de son Père a retenu la nature humaine indissolublement unie à sa personne divine, il n'a pas non plus dépouillé les sentiments qu'il professa ici-bas envers les deux autres membres de la famille de Nazareth. Envers Marie, qui sera éternellement sa Mère dans l'ordre de l'humanité, sa tendresse filiale et ses égards n'ont fait que s'accroître ; mais nous ne pouvons douter que l'affection et la déférence qu'il eut pour son père d'adoption ne soient aussi représentées éternellement dans le cœur de l'Homme-Dieu. Nul mortel n'a eu avec Jésus des rapports aussi intimes et aussi familiers. Joseph, par ses soins paternels envers le fils de Marie, a fait ressentir la reconnaissance au Fils de l'Eternel; il est juste de penser que des honneurs particuliers et un crédit supérieur dans le ciel ont acquitté cette reconnaissance. Telle est la croyance de l'Eglise, telle est la confiance des âmes pieuses, tel est le motif de l'institution de la solennité d'aujourd'hui.

Dans l'Offertoire formé des paroles du Psaume CXLVII, Jérusalem, c'est-à-dire l'Eglise, est félicitée du soin que Dieu a pris d'elle, en l'assurant contre ses ennemis par de forts remparts. La protection de saint Joseph est l'un des plus invincibles.

OFFERTOIRE

Jérusalem, loue le Seigneur; car c'est lui qui a fortifié les serrures de toutes tes portes, qui a béni tes fils dans tes murs, alleluia, alleluia.

Dans la Secrète, l'Eglise implore pour ses enfants la grâce d'imiter le détachement du charpentier de Nazareth.

SECRÈTE

Soutenus par le patronage de l'Epoux de votre très sainte Mère, nous implorons, Seigneur, votre clémence, afin que nos cœurs, aidés de votre grâce, arrivent à dédaigner toutes les choses terrestres, et vous aiment d'une parfaite charité, vous qui êtes le vrai Dieu, qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Amen.

On fait ensuite mémoire du troisième Dimanche après Pâques par l'Oraison suivante.

ORAISON

Que ces Mystères, Seigneur, nous confèrent cette grâce d'apaiser en nous les désirs terrestres, et d'aimer les choses du ciel. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

L'Antienne de la Communion est le passage de saint Matthieu dans lequel l'Evangéliste inscrit le titre glorieux de notre grand Protecteur : « Joseph, époux de Marie », et le titre plus glorieux encore de Marie, « de laquelle est né Jésus ».

COMMUNION

Jacob fut père de Joseph, Epoux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ, alleluia, alleluia..

La sainte Eglise demande dans la Postcommunion que saint Joseph, notre Protecteur durant la vie présente, veuille bien aussi intervenir dans l'intérêt de notre bonheur éternel.

POSTCOMMUNION

Avant répare nos forces à la source même du don divin, nous vous demandons. Seigneur notre Dieu, qui nous faites jouir du patronage du bienheureux Joseph, de nous rendre participants de la gloire céleste. par ses mérites et son intercession. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

On ajoute l'Oraison suivante, pour commémoration du troisième Dimanche après Pâques.

Oraison

Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que les Mystères auxquels nous venons de participer, soient à la fois l'aliment de nos âmes et la protection de nos corps. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

A la fin de la Messe, on lit l'Évangile du troisième Dimanche après Pâques.

ÉVANGILE

La suite du saint Évangile selon saint Jean. Chap. XVI.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père, Ses disciples se dirent donc l'un à l'autre : Que nous dit-il par là : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père ? Ils se disaient donc : Que veut-il dire par cette parole : Un peu de temps ? nous ne savons ce qu'il veut exprimer. Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus; et encore un peu de temps, et vous me verrez ? En vérité, en vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez vous autres, et le monde sera dans la joie ; vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se tournera en joie. Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de la souffrance, par la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Vous donc aussi, vous avez présentement de la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.

A VEPRES

1. Ant. Jacob entendra Joseph l'Époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ, alleluia.

Psaume *Dixit Dominus*

2. Ant. L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une vierge mariée à un homme nommé Joseph, alleluia.

Psaume *Confitebor*

3. Ant. Joseph se rendit de la Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, dans la ville de David qui est appelée Bethléhem, alleluia.

Psaume *Beatus vir*

4. Ant. Les bergers vinrent en hâte, et ils trouvèrent .Marie et Joseph, avec l'enfant placé dans la crèche, alleluia, alleluia.

Psaume *Laudate pueri*

5. Ant. Jésus, lors de son baptême, arrivait à l'âge de trente ans, et on le regardait comme le fils de Joseph, alleluia.

PSAUME CXVI.

Toutes les nations, louez le Seigneur ; tous les peuples, proclamez sa gloire.

Car sa miséricorde s'est affermie sur nous ; et la vérité du Seigneur demeure éternellement.

Capitule. (*Gen. XLIX.*)

Les bénédictions que répand sur toi ton père surpassent celles qu'il a reçues de ses aïeux ; et elles seront sur toi, jusqu'à ce que s'accomplisse le désir des collines éternelles. Qu'elles se répandent sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est comme le Nazaréen au milieu de ses frères.

HYMNE

QUE les chœurs célestes chantent ta gloire, ô Joseph ! Que l'assemblée des chrétiens fasse résonner tes louanges ; tout rayonnant de mérites, une chaste alliance t'unit à l'auguste Vierge.

Ton Epouse porte les traces d'une prochaine maternité ; l'étonnement et l'inquiétude ont saisi ton âme incertaine ; un Ange vient t'apprendre que le fruit qu'elle porte est l'œuvre de l'Esprit divin.

Le Seigneur est né ; tu l'enlèves, et tu l'accompagnes dans sa fuite jusqu'aux lointaines plages de l'Égypte ; dans Jérusalem, tu le perds et le retrouves ; ainsi tes joies sont mêlées d'alarmes.

Une mort sainte fixe le sort des autres hommes, et la palme glorieuse vient couronner leurs mérites ; plus heureux, tu vis encore, et tu jouis d'un Dieu, égal dans ton bonheur aux bienheureux.

Trinité souveraine, exaucez nos prières, donnez-nous le pardon : que les mérites de Joseph nous aident à monter dans les cieux, et qu'il nous soit donné de chanter à jamais le cantique de la félicité.

Amen.

V/. Je me suis assis à l'ombre de celui que j'aimais, alleluia.

R/. Et son fruit est doux à ma bouche, alleluia.

ANTIENNE de *Magnificat*

Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Voilà votre père et moi qui vous cherchions tout affligés, alleluia.

ORAISON

O Dieu, qui par une providence ineffable, avez daigné choisir le bienheureux Joseph pour être l'Époux de votre très sainte Mère : faites, s'il vous plaît, que nous qui le vénérons comme notre Protecteur sur la terre, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans les cieux ; vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Amen.

On fait ensuite mémoire du troisième Dimanche après Pâques par l'Antienne, le Verset et l'Oraison qui suivent.

Ant. En vérité, je vous le dis : vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie ; vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se tournera en joie, alleluia.

V/. Demeurez avec nous, Seigneur, alleluia ;

R/. Car il se fait tard, alleluia.

ORAISON

O Dieu, qui faites voir la lumière de votre vérité à ceux qui sont dans l'erreur, afin qu'ils puissent rentrer dans la voie de la justice ; accordez à tous ceux qui font profession d'être chrétiens la grâce de repousser tout ce qui est contraire à un tel nom, et d'embrasser tout ce qui lui est conforme. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

Père et protecteur des fidèles, glorieux Joseph, nous bénissons notre mère la sainte Eglise qui, dans ce déclin du monde, nous a appris à espérer en vous. De longs siècles se sont écoulés sans que vos grandeurs fussent encore manifestées ; mais vous n'en étiez pas moins au ciel l'un des plus puissants intercesseurs du genre humain. Chef de la sainte famille dont un Dieu est membre, vous poursuiviez votre ministère paternel à notre égard. Votre action cachée se faisait sentir pour le salut des peuples et des particuliers; mais la terre éprouvait vos bienfaits, sans avoir encore institué, pour les reconnaître, les hommages qu'elle vous offre aujourd'hui. Une connaissance plus étendue de vos grandeurs et de votre pouvoir, la proclamation de votre auguste Patronage, de votre Protectorat sur tous nos besoins, étaient réservées à ces temps malheureux où l'état du monde aux abois appelle des secours qui ne furent pas révélés aux âges précédents. Nous venons donc à vos pieds, ô Joseph ! afin de rendre hommage en vous à une puissance d'intercession qui ne connaît pas de limites, à une bonté qui embrasse tous les frères de Jésus dans une même adoption.

Nous savons, ô Marie, qu'il vous est agréable de voir honorer l'Epoux que vous avez aimé d'une incomparable tendresse. Vous accueillez avec une faveur particulière nos demandes, lorsqu'elles vous sont présentées par ses mains. Les liens formés par le ciel à Nazareth subsisteront éternellement entre vous et Joseph ; et l'amour sans bornes que vous portez à votre Fils divin resserre encore l'affection que votre cœur si aimant conserve pour jamais à celui qui fut en même temps le nourricier de Jésus et le gardien de votre virginité. O Joseph, nous sommes aussi les fils de votre épouse Marie ; prenez dans vos bras tous ces nouveaux enfants, souriez à cette nombreuse famille, et daignez accepter nos instances que la sainte Eglise encourage, et qui montent vers vous plus pressantes que jamais.

Vous êtes « le soutien du monde , *columen mundi* », l'un des appuis sur lesquels il repose ; car le Seigneur, en vue de vos mérites et par déférence à votre prière, le souffre et le conserve malgré les iniquités qui le souillent. Votre effort est grand, ô Joseph, en ces temps « où les saints manquent, où les vérités sont diminuées (Psalm. XI, 1) » ; il vous faut peser de tout le poids de vos mérites, pour que le fléau de la divine balance n'incline pas du côté de la justice. Daignez, ô Protecteur universel, ne pas vous lasser dans ce labeur ; l'Eglise de votre Fils adoptif vous en supplie aujourd'hui. Le sol miné par la liberté effrénée de l'erreur et du mal est, à chaque instant, sur le point de fondre sous ses pieds; ne vous reposez pas un instant, et par votre intervention paternelle, hâtez-vous de lui préparer une situation plus calme.

Aucune de nos nécessités n'est étrangère à votre connaissance ni à votre pouvoir; les moindres enfants de l'Eglise ont droit de recourir à vous jour et nuit, assurés de rencontrer près de vous l'accueil d'un père tendre et compatissant. Nous ne l'oublierons pas, ô Joseph! Dans tous les besoins de nos âmes, nous nous adresserons à vous. Nous vous demanderons de nous aider dans l'acquisition des vertus dont Dieu veut que notre âme soit ornée, dans les combats que nous avons à soutenir contre notre ennemi, dans les sacrifices que nous sommes si souvent appelés à faire. Rendez-nous dignes d'être appelés vos fils, ô vous le Père des fidèles ! Mais votre

souverain pouvoir ne s'exerce pas seulement dans les intérêts de la vie future ; l'expérience de tous les jours montre combien votre crédit est puissant pour nous obtenir la protection céleste dans les choses même du temps, lorsque nos désirs ne sont pas contraires aux desseins de Dieu. Nous osons donc déposer entre vos mains tous nos intérêts de ce monde, nos espérances, nos vœux et nos craintes. Le soin de la maison de Nazareth vous fut confié ; veuillez être le conseil et le secours de tous ceux qui remettent entre vos mains leurs affaires temporelles.

Auguste chef de la sainte Famille, la famille chrétienne est placée sous votre garde spéciale ; veillez sur elle en nos temps malheureux. Répondez favorablement à ceux et à celles qui s'adressent à vous, dans ces moments solennels où il s'agit pour eux de choisir l'aide avec lequel ils doivent traverser cette vie et préparer le passage à une meilleure. Maintenez entre les époux la dignité et le respect mutuel qui sont la sauvegarde de l'honneur conjugal ; obtenez-leur la fécondité, gage des bénédictions célestes. Que vos clients, ô Joseph, aient en horreur ces infâmes calculs qui souillent ce qu'il y a de plus saint, attirent la malédiction divine sur les races, et menacent la société d'une ruine à la fois morale et matérielle. Dissipez des préjugés aussi honteux que coupables, remettez en honneur cette sainte continence dont les époux chrétiens doivent toujours conserver l'estime, et à laquelle ils sont tenus de rendre souvent hommage, sous peine de ressembler à ces païens dont parle l'Apôtre, « qui ne suivent que leurs appétits, parce qu'ils ignorent Dieu (I Thess. IV, 5). »

Une dernière prière encore, ô glorieux Joseph ! Il est dans notre vie un moment suprême, moment qui ne se présente qu'une fois, moment qui décide de tout pour l'éternité : c'est le moment de notre mort. Nous nous sentons cependant portés à l'envisager avec moins d'inquiétude, lorsque nous nous souvenons que la divine bonté en a fait l'un des principaux objets de votre souverain pouvoir. Vous avez été investi du soin miséricordieux de faciliter au chrétien qui recourt à vous, le passage du temps à l'éternité. C'est à vous, ô Joseph, que nous devons nous adresser pour obtenir une bonne mort. Cette prérogative vous était due, à vous dont l'heureuse mort, entre les bras de Jésus et de Marie, a fait l'admiration du ciel, et l'un des plus sublimes spectacles qu'ait offert la terre. Soyez donc notre recours, ô Joseph, à ce solennel et dernier instant de notre vie terrestre. Nous espérons en Marie, que nous supplions chaque jour de nous être propice à l'heure de notre trépas ; mais nous savons que Marie se réjouit de la confiance que nous avons en vous, et que là où vous êtes, elle daigne être aussi. Fortifiés par l'espérance en votre paternelle bonté, ô Joseph, nous attendrons avec calme cette heure décisive ; car nous savons que si nous sommes fidèles à vous la recommander, votre secours nous est assuré.

L'allégresse que porte avec elle la fête d'aujourd'hui s'est unie aux joies pascales; mais il est juste que celles-ci aient aussi leur expression particulière. Nous terminerons donc cette journée en offrant à notre divin ressuscité cette Préface empruntée à l'ancien Missel gothique publié par dom Mabillon.

CONTESTATIO

(In die Sabbato, octava Paschæ.)

Il est digne et juste, nécessaire et salutaire, que le genre humain vous rende ses plus ardents hommages, comme à son Seigneur et à son Dieu, ô vous, Christ, Roi admirable ! C'est celui qui, ayant été condamné, a affranchi des liens de l'enfer la foule des croyants, et l'a rangée sous les étendards de la liberté. Il a paru dans le monde, le Lion de la tribu de Juda ; et toute la terre célèbre par ses acclamations la destruction de cet autre lion qui dévorait les âmes. Il permit que ses membres fussent fixés par des clous sur le bois de la croix, pour faire éclater davantage ce pouvoir qui devait épouvanter l'esprit impie. A sa voix, quand il rendit l'esprit, la terre trembla, le ciel fut effrayé, le jour s'enfuit, le soleil s'obscurcit, les astres voilant leurs rayons disparurent tous à la fois. Il descendit dans les régions inférieures, il en brisa les portes, et plongea l'enfer dans le deuil. Maintenant, il ressuscite ; les Anges sont dans la joie, et la terre tressaille avec ses habitants. Dans ce triomphe s'accomplit l'oracle du prophète : « O mort ! o enfer ! je serai ta mort. » Où est donc, ô mort ! ta victoire ? Mais la mort ne pouvait être ainsi dévorée que par la vie. Etant descendu près de ceux qui étaient les captifs de la mort, en ressuscitant, il les a rendus à la lumière ; afin que le témoignage des vivants et des morts s'unit pour proclamer sa résurrection.

LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Jésus ressuscité ne se borne pas à constituer son Eglise, à établir la hiérarchie qui doit la régir en son nom jusqu'à la consommation des siècles ; il confie en même temps à ses disciples sa divine parole, les vérités qu'il est venu révéler à la terre, et dont il a ébauché en eux la connaissance durant les trois années qui précédèrent sa passion. La Parole de Dieu, que nous appelons autrement la Révélation, est, avec la Grâce, le plus précieux don que le ciel ait pu nous faire. Par la Parole de Dieu nous connaissons les mystères de sa divine essence, le plan selon lequel il a ordonné la création, la fin surnaturelle qu'il a préparée pour les êtres intelligents et libres, les conséquences de la chute originelle, l'œuvre sublime de la réparation par l'Incarnation du Verbe, enfin les moyens par lesquels nous devons l'honorer et le servir, et obtenir ainsi notre fin.

Dieu dès le commencement avait fait entendre sa Parole à l'homme; plus tard il parla par les Prophètes ; mais lorsque la plénitude des temps fut arrivée, son propre Fils descendit sur la terre pour compléter la révélation première. Jésus n'a cessé d'enseigner les hommes depuis trois ans, et pour faire pénétrer sa doctrine dans leurs esprits, il s'est mis pour ainsi dire à leur niveau. Rien de plus élevé, de plus divin, et en même temps rien de plus familier que son enseignement; pour en faciliter l'intelligence, il a eu recours souvent à d'ingénieuses et simples paraboles dans lesquelles l'imagination venait en aide à la pensée de ses auditeurs. Ses apôtres et ses disciples, destinés à recevoir l'héritage de sa doctrine, ont été l'objet d'une instruction spéciale; mais jusqu'à l'accomplissement des mystères de la mort et de la résurrection de leur Maître, ils avaient peu compris ce qu'il leur disait. Depuis sa résurrection, il a repris l'œuvre de leur initiation. Leur esprit saisit mieux son enseignement, en ces jours où il le leur donne avec tout l'ascendant de sa victoire sur la mort, où leur intelligence s'est développée à la lumière des événements surhumains qu'ils ont vu s'accomplir. Si déjà, lors de la dernière Cène, il pouvait leur dire : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis; car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai manifesté (JOHAN. XV, 15) » ; comment doit-il les traiter aujourd'hui qu'il a résumé à leurs yeux toute la somme de ses enseignements, qu'ils sont en possession de sa Parole tout entière, et n'attendent plus que la venue de l'Esprit-Saint en eux pour la confirmer dans leur intelligence, et leur donner la force de la proclamer à la face du monde entier ?

Parole divine, révélation sacrée, qui nous initiez aux secrets de Dieu que la raison n'eût jamais connus, nous nous inclinons devant vous avec reconnaissance et soumission. Vous donnez naissance à une vertu « sans laquelle l'homme ne saurait être agréable à Dieu (Hebr. XI, 6) », à une vertu par laquelle commence l'œuvre du salut de l'homme, et sans laquelle cette œuvre ne pourrait ni se continuer ni se conclure. La foi est cette vertu, la foi qui incline la raison devant la divine Parole ; la foi qui répand plus de lumière, du fond de ses glorieuses ténèbres, que toutes les spéculations de la raison entourées de toute leur évidence. Cette vertu sera le lien intime de la nouvelle société ; pour en devenir membre, il faudra commencer par croire ; pour en demeurer membre, il faudra ne pas cesser un seul instant de croire. «Celui qui croira, » nous dira tout à l'heure Jésus, au moment de monter au ciel, «celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné (MARC, XVI, 16).» Afin d'exprimer cette nécessité de la foi, les membres de la nouvelle société porteront le beau nom de fidèles, et l'on appellera infidèles ceux qui n'ont pas le bonheur de croire.

La foi étant le premier lien qui unit surnaturellement l'homme à Dieu, lien dont la rupture entraîne une séparation complète, celui qui, après avoir joui de ce lien, aura le malheur de le rompre en rejetant la Parole divine pour y substituer une doctrine contraire, aura commis le plus grand des crimes. On l'appellera *hérétique*, c'est-à-dire *celui qui se sépare*; et les fidèles verront sa ruine avec terreur. Quand bien même sa rupture avec la Parole révélée n'aurait lieu que sur un seul article, il commet le plus énorme blasphème ; car ou il se sépare de Dieu comme d'un être

trompeur, ou il déclare que sa raison d'emprunt, si faible et si bornée, est au-dessus de la Vérité éternelle et infinie.

Durant de longs siècles l'hérésie se montrera, attaquant et cherchant à ébranler chaque dogme tour à tour, mais en vain. La divine révélation sortira toujours plus pure, plus lumineuse et plus primitive de ces assauts redoublés. Mais arrivera un temps, et ce temps est le nôtre, où l'hérésie ne s'exercera plus sur tel ou tel article de la foi, en conservant les autres. Il paraîtra des hommes qui proclameront l'indépendance absolue de la raison en face de toute révélation divine, déclarée impossible ; et ce système impie s'intitulera du nom superbe de Rationalisme. Au dire de ces infidèles, Jésus-Christ sera non avénu, son Eglise une école d'abaissement pour la dignité humaine, dix-huit siècles de civilisation chrétienne une illusion. Ces hommes qui se disent Philosophes chercheront à mettre la main sur la société humaine. Leurs affreux essais l'eussent anéantie, si Dieu ne fût venu à son secours, pour remplir la promesse qu'il a faite de ne pas laisser périr au sein de l'humanité la Parole révélée dont il l'a dotée, ni l'Eglise dépositaire de cette divine Parole jusqu'au dernier jour.

D'autres, moins audacieux, et ne pouvant fermer les yeux aux faits si évidents de l'histoire et de l'humanité, qui attestent le progrès si visible dont le christianisme a été la source pour le monde, refusant d'ailleurs de soumettre leur raison à des mystères intimés d'en haut, s'y prennent autrement pour enlever de ce monde l'élément de la foi. Poursuivant toute croyance révélée, tout prodige destiné à certifier l'intervention divine, ils veulent expliquer par la marche naturelle des événements tous les faits qui rendent témoignage de la présence du propre Fils de Dieu ici-bas. Ils n'insultent pas, ils dédaignent; selon eux le surnaturel est inutile ; on a pris, disent-ils, des apparences pour des réalités : peu leur importent l'histoire et les lois du bon sens. Au nom de leur système qu'ils appellent Naturalisme, ils nient ce qu'ils ne peuvent expliquer, ils déclarent que dix-huit siècles se sont trompés, et proclament que le Créateur n'a pu violer les lois de la nature, de même que les rationalistes soutiennent qu'il n'existe rien qui soit au-dessus de la raison.

Raison et Nature ! faibles obstacles pour arrêter l'amour du Fils de Dieu venant au secours de l'homme. La Raison, il la redresse et la perfectionne par la foi ; la Nature, il en enfreint les lois par son souverain pouvoir, afin que nous ouvrons les yeux, et que notre foi ne soit pas téméraire, mais appuyée sur le témoignage divin que rendent les prodiges. Jésus est véritablement ressuscité ; que la raison et la nature se réjouissent; car il vient les relever et les sanctifier l'une et l'autre.

Chantons la gloire du divin triomphateur que notre foi adore, et offrons-lui cette Séquence du Missel de Cluny de 1523.

SÉQUENCE

Il a vaincu, le rejeton de David, le Lion de la tribu de Juda.

La mort a triomphé de la mort ; elle est devenue notre vie.

Duel merveilleux, victoire admirable aux yeux des brebis du troupeau,

Lorsqu'on le vit surmonter par sa mort l'ennemi robuste et tous ses artifices.

Le Roi éternel a pénétré jusque dans sa demeure : il y a brisé les armes de l'enfer.

Il a rapporté avec lui la drachme qui était perdue : il a abaissé les barrières du royaume céleste.

La porte du Paradis qui fut close dès les premiers jours, à cause du fruit défendu qui donna la mort ;

La porte qu'Eve révoltée contre son créateur, avait fermée à tous les fils qui sortiraient de sa race,

Un Dieu l'a ouverte en effaçant le péché du premier père dont il a pris la descendance.

La mort s'était emparée sans droit de celui qui n'eût jamais pu tomber sous ses lois par le péché.

Convoitant plus qu'il ne lui fut permis, elle a perdu justement ce que par droit elle avait gagné.

Elle voulut accroître son empire, et elle a été dépouillée de ce qu'elle possédait.

Voici le véritable Agneau manifesté sous les nombreuses figures de la Loi. Pour racheter ses propres membres, il s'est offert comme hostie à son Père, en nos jours , afin de sauver le monde.

Il est la pierre angulaire rejetée par ceux qui construisaient l'édifice.

Cette pierre est maintenant la tête de l'angle, dominant toutes les autres.

Son royaume est vaste, et sa puissance s'exerce dès l'origine des siècles.
Amen.

LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia,	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia,
--	--

R/. Coeli et terra laetentur, alleluia.

R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.

La Parole divine impose la foi à la créature qui l'entend; mais cette parole ne se révèle pas sans être accompagnée de tous les signes qui la font discerner comme venant de Dieu même. Jésus ne s'est pas dit le Fils de Dieu, sans prouver qu'il l'était véritablement; il n'a pas réclamé la foi en sa parole, sans garantir cette parole par un argument irréfutable. Cet argument est le miracle : le miracle par lequel Dieu s'atteste lui-même. Quand le miracle a lieu, l'homme se rend attentif; car il sait que la volonté seule du Créateur peut déroger aux lois sur lesquelles il a fondé la nature. Si Dieu déclare ses volontés à la suite du miracle, il a droit de trouver l'homme obéissant. Israël sentit que Dieu le conduisait, lorsque la mer s'ouvrit pour lui donner passage, aussitôt que Moïse eut étendu sa main sur les flots.

Or Jésus, « l'auteur et le consommateur de notre foi », n'a exigé notre croyance aux vérités qu'il venait nous apporter qu'à la suite des miracles qui certifiaient sa mission divine. « Les œuvres que j'opère, disait-il, rendent témoignage de moi (JOHAN. V, 36) ; si vous ne voulez pas croire à moi, « croyez à mes œuvres (*Ibid.* X, 38). » Veut-on savoir quelles sont les œuvres dont il invoque ainsi la sanction ? Jean lui envoie dire: « Etes-vous celui qui doit « venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Pour toute réponse, Jésus dit aux envoyés: « Allez, et dites à Jean ce que vous avez vu et entendu: que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que les pauvres sont évangélisés (LUC. VII, 22). »

Tel est le motif de notre foi. Jésus a agi en maître sur la nature, et après s'être montré le Fils de Dieu par ses œuvres, il a exigé que nous le reconnussions pour tel dans ses paroles. Oh ! combien « son témoignage est croyable (Psalm. XCII) » ! A qui croirons-nous, si nous ne croyons pas à lui? Et quelle responsabilité pour ceux qui refuseront de croire! Ecoutons encore notre divin ressuscité parlant de ces esprits superbes que la vue de ses miracles n'a pas rendus dociles à ses enseignements : « Si, dit-il, je n'avais pas fait au milieu d'eux des œuvres que personne encore n'avait faites, ils seraient sans péché (JOHAN. XV, 24). » C'est leur incrédulité qui les a perdus ; mais cette incrédulité s'est montrée lorsque, témoins des miracles opérés sous leurs yeux, la résurrection de Lazare par exemple, ils ont refusé de reconnaître la divinité du personnage qui s'affirmait par de telles œuvres.

Mais notre divin ressuscité va monter au ciel sous quelques jours ; les miracles qu'il opérait vont cesser sur la terre; sa Parole, l'objet de notre foi, restera-t-elle donc désormais sans son divin témoignage ? Gardons-nous de le penser. Ne savons-nous pas que les monuments de l'histoire, quand ils sont certains et avérés, apportent autant de lumière dans notre esprit sur les faits qui se sont passés loin de nous et loin de notre temps, que si ces faits avaient eu lieu sous nos yeux? N'est-ce pas une des lois de notre intelligence, un des fondements de notre certitude rationnelle, de déférer au témoignage de nos semblables, quand nous reconnaissons

avec évidence qu'ils n'ont été ni trompeurs, ni trompés? Les prodiges accomplis par Jésus, en confirmation de la doctrine qu'il est venu imposer à notre foi, arriveront jusqu'à la dernière génération humaine entourés d'une certitude supérieure à celle qui garantit les faits les plus incontestables de l'histoire, ces faits sur lesquels nul ne saurait émettre un doute sans passer pour insensé. Nous n'aurons pas été témoins de ces merveilles; mais elles seront pour nous tellement assurées, que l'adhésion de notre foi suivra avec la même sécurité, avec la même docilité, que si nous eussions assisté aux scènes de l'Évangile.

Toutefois, Jésus qui ne nous doit rien de plus que la certitude de ses miracles, veut faire davantage encore en faveur de notre foi dont le miracle est la base. Il va perpétuer le miracle sur la terre par ses disciples, afin que notre foi se retrempe sans cesse à sa divine source. En ces jours où nous sommes, entouré de ses Apôtres, il leur donne en ces termes leur mission : « Allez, leur dit-il, dans le monde entier : prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné (MARC, XVI, 15). » Mais cette foi, sur quoi s'appuiera-t-elle ? Nous l'avons dit déjà ; mais ce n'est pas tout ; écoutez la suite : « Or, voici, continua Jésus, les prodiges qui accompagneront ceux qui croiront: En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des langues qui leur seront nouvelles ; ils manieront les serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, ils n'en sentiront pas l'atteinte ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris (*Ibid.* 17). » Voilà donc le pouvoir des miracles confié aux disciples de Jésus. Etablis pour exiger la foi divine de ceux qui les écouteront, ils sont munis désormais d'un pouvoir sur la nature qui les montrera aux hommes comme les envoyés du Tout-Puissant. Leur parole ne sera plus dès lors leur parole, mais celle de Dieu ; ils seront les intermédiaires entre le Verbe incarné et les hommes ; mais notre foi ne s'arrêtera pas à eux ; elle s'élèvera jusqu'à Celui qui les a envoyés, et qui les accrédite près de nous par le moyen dont il s'est servi pour s'accréditer lui-même.

Ce n'est pas tout encore. Pesez les paroles du Sauveur, et remarquez que le don des miracles qu'il leur octroie ne s'arrête pas à eux. Sans doute l'histoire suffit pour nous attester que Jésus a été fidèle à son engagement, et que les Apôtres, en réclamant la foi des peuples pour les dogmes qu'ils leur proposaient, ont justifié leur mission par toute sorte de prodiges ; mais le divin ressuscité a promis davantage. Il n'a pas dit : « Voici les prodiges qui accompagneront mes Apôtres ; » il a dit : « Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui croiront. » Il assurait à son Église par ces paroles le don des miracles jusqu'à la fin ; il faisait de ce don l'un des principaux caractères, l'une des bases de notre foi. Avant sa passion, il était allé jusqu'à dire: « Celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres, que je fais, et il en fera même de plus grandes (JOHAN. XIV, 12). » En ces jours, il met son Église en possession de cette noble prérogative ; et dès lors nous ne devons pas être surpris de voir ses saints opérer quelquefois des merveilles plus étonnantes que celles qu'il opéra lui-même. Il s'y engage, et il a tenu parole : tant il a à cœur que la foi qui procède du miracle se maintienne, se nourrisse et fructifie dans son Église! Loin donc de tout enfant de l'Église cette frayeur, cet embarras, ou cette indifférence que témoignent quelques-uns, lorsqu'ils

rencontrent un récit miraculeux. Une seule chose a droit de nous préoccuper : la valeur des témoins. S'ils sont sincères et éclairés, le vrai catholique s'incline avec joie et reconnaissance ; il rend grâces à Jésus qui a daigné se souvenir de sa promesse, et qui veille du haut du ciel à la conservation de la foi.

Rendons-lui hommage dans sa Résurrection, le miracle des miracles, en chantant à sa gloire cette noble Séquence du IX^e siècle que nous emprunterons à l'inépuisable source de Saint-Gall.

SÉQUENCE

Chantons d'une voix suppliante les louanges du Sauveur ; que nos dévotes mélodies retentissent à l'honneur du Messie, le Seigneur du ciel, qui s'est anéanti lui-même, pour nous délivrer, nous hommes qui étions perdus.

Il cache sous le voile de la chair l'éclat de sa divinité ; couché dans la crèche, il est couvert de lances; c'est par pitié pour l'homme qui transgressa le précepte, et qui fut chassé nu du Paradis sa patrie.

Il se soumet à Joseph, à Marie, à Siméon ; il est circoncis, et on offre l'hostie légale pour son rachat, comme d'un pécheur; lui accoutumé à nous remettre nos crimes.

Il se courbe sous la main de son serviteur qui le baptise ; il souffre les pièges indignes du tentateur ; il fuit devant ceux qui le poursuivent à coups de pierres.

Il éprouve la faim, le sommeil, la tristesse ; à ses disciples il lave les pieds, lui Dieu et homme, le plus grand et le plus humble.

Mais au milieu de ses abaissements extérieurs, sa divinité ne pouvait demeurer cachée ; de nombreux prodiges, un sublime enseignement la trahissent.

Au festin nuptial il donne à l'eau la saveur du vin.

L'œil des aveugles, à sa parole, s'illumine au flambeau du jour.

Il touche légèrement les lépreux, et leurs plaies hideuses disparaissent.

Le mort déjà corrompu se lève à sa voix ; les membres malades reçoivent de lui leur guérison.

Il arrête un flux de sang par son pouvoir; avec cinq pains il rassasie cinq mille hommes.

Il marche sur les flots agités comme sur la terre ferme ; il apaise la fureur des vents.

Il délie une langue enchaînée ; il ouvre des oreilles auxquelles la voix de l'homme n'avait jamais retenti ; la lievre jusque-là rebelle fuit devant lui.

Après tant de prodiges merveilleux, il se laisse prendre par ses ennemis ; on le condamne, et il ne repousse pas le supplice de la croix; mais le soleil se voila pour ne pas voir sa mort.

Aujourd'hui s'est levé le jour que le Seigneur a fait, jour qui renverse la mort, où le vainqueur apparaît vivant à ceux qui l'aimaient, d'abord à Marie, ensuite aux Apôtres. Il leur explique les Ecritures, il ouvre leur cœur, afin qu'ils comprennent les paroles mystérieuses écrites à son sujet.

En ce jour la nature tout entière tressaille de joie pour la fête du Christ sortant du tombeau.

Les fleurs s'épanouissent; les moissons verdoyante s'annoncent que le grain confié à la terre reprend vie ; les oiseaux qui ont vu fuir les frimas expriment leur joie par les chants les plus doux.

Le soleil et la lune, dont la mort du Christ avait obscurci les disques lumineux, luisent maintenant d'un nouvel éclat.

La terre qui trembla et sembla menacer ruine au moment où il expirait, étale aujourd'hui toutes les richesses de sa végétation pour le saluer quand il sort du tombeau.

Tressaillons en ce jour, où Jésus par sa résurrection nous a ouvert le chemin de la vie.

Que les astres, la terre et la mer soient dans l'allégresse : que tous les chœurs des Esprits bienheureux chantent louange à la glorieuse Trinité dans les cieux.

Amen.

LE MERCREDI DE LA QUATRIEME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Nous l'avons entendu: le Fils de Dieu qui s'apprête à monter vers son Père, a dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations ; prêchez l'Évangile à toute créature. » Ainsi, les nations n'entendront pas la parole immédiate de l'Homme-Dieu ; c'est par interprètes qu'il nous parlera. La gloire et le bonheur de l'entendre lui-même directement furent réservés à Israël ; et encore la prédication de Jésus ne dura que trois années.

L'impie a dit dans son orgueil : « Pourquoi des hommes entre Dieu et moi ? » Dieu pourrait lui répondre : « De quel droit voudrais-tu m'obliger à te parler moi-même, lorsque tu peux être aussi assuré de ma parole que si tu l'avais entendue ? » Le Fils de Dieu devait-il donc demeurer sur la terre jusqu'à la fin des siècles, pour avoir droit d'obtenir l'obéissance de notre raison à ses enseignements ? Celui qui mesure la distance qui sépare le Créateur de la créature aura horreur d'un tel blasphème. « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu n'est-il pas plus digne encore de nos respects (I JOHAN. V, 9) ? » Est-ce un témoignage humain que celui des Apôtres se présentant aux hommes, et offrant pour garantie de leur véracité le pouvoir que leur Maître leur a laissé sur la nature qui n'obéit qu'à Dieu ? Mais l'orgueil de la raison peut se révolter, il peut contester et refuser de croire à des hommes parlant au nom de Dieu. Qui en doute ? le Fils de Dieu en personne n'a-t-il pas rencontré plus d'incrédules que de croyants ? Pourquoi ? Parce qu'il se disait Dieu, et qu'il ne montrait que les dehors de l'humanité. Il y avait donc un acte de foi à faire, quand Jésus lui-même parlait ; l'orgueil pouvait donc se révolter et dire : « Je ne croirai pas, » de même qu'il le dira lorsque les Apôtres parleront au nom de leur Maître. L'explication est la même. Dieu en cette vie exige de nous la foi ; mais la foi n'est possible qu'avec l'humilité. Dieu appuie sa parole sur le miracle ; mais il demeure toujours possible à l'homme de résister, et c'est pour cela que la foi est une vertu.

Que si vous demandez pourquoi Dieu, retirant son Fils à la terre, n'a pas chargé les Anges d'exercer ici bas la fonction de docteurs en son nom, au lieu de confier à des hommes fragiles et mortels une si haute mission vis-à-vis de leurs semblables, nous vous répondrons que l'homme ne pouvant être relevé de la chute où son orgueil l'avait entraîné, que par la soumission et l'humilité, il était juste que le ministère de l'enseignement divin nous fût dispensé par des organes dont la nature supérieure ne fût pas en état de flatter notre vanité. Sur la parole du serpent, nous avons eu l'orgueil de croire qu'il nous était possible de devenir autant de dieux : le Créateur, pour nous sauver, nous a fait une loi de nous incliner désormais devant des hommes parlant en son nom.

Ces hommes « prêcheront donc l'Évangile à toute créature » ; et « celui qui ne croira pas sera condamné ». O Parole divine, semence merveilleuse confiée au champ de l'Église, que vous êtes féconde ! Encore un peu de temps, et la moisson blanchira sur les sillons. La foi sera partout, en tous lieux on rencontrera des fidèles. Et comment la foi est-elle entrée en eux ? « Par l'ouïe, » nous répond le grand Apôtre des Gentils (Rom. X, 17). Ils ont écouté la Parole, et ils ont cru. O dignité et supériorité de l'ouïe durant notre vie mortelle ! Écoutez sur ce sujet l'admirable langage de saint Bernard ; nul n'a mieux exposé que lui la destinée de ce sens privilégié en nous sur la terre. « Il eût été plus noble,

nous dit-il, que la Vérité pénétrât dans notre intelligence par la vue, un sens si relevé ; mais ceci, ô âme, est réservé pour plus tard, lorsque nous la verrons face à face. Pour le présent, le remède doit entrer par où est entré le mal ; la vie doit pénétrer par le chemin que suivit la mort, la lumière par le chemin que suivirent les ténèbres, l'antidote de vérité par le chemin que suivit le venin du serpent. Ainsi sera guéri l'œil qui maintenant a est troublé. L'ouïe fut la première porte de la mort ; la première aussi elle est ouverte à la vie. En retour, c'est à l'ouïe de préparer la vue; car si nous ne commençons par croire, nous ne saurions comprendre. L'ouïe est donc pour nous l'instrument du mérite, et la vue l'objet de la récompense. Telle est la voie que suit l'Esprit-Saint dans l'éducation spirituelle de l'âme ; il forme l'ouïe avant de donner satisfaction à l'œil. *Ecoute, dit-il, ô ma fille ! et vois* (Psalm.XLIV, 11). Ne songe pas à l'œil d'abord, prépare ton oreille. Tu désires voir le Christ : il te faut d'abord l'entendre, entendre parler de lui ; afin que toi aussi tu puisses dire : *Ainsi que nous avions entendu, ainsi avons-nous vu* (Psalm. XLVII, 9). La lumière à voir est immense; tu serais impuissante à l'embrasser ; car ton œil est étroit ; mais ce que ton regard ne saurait faire, ton ouïe le peut. Qu'elle soit pieuse, vigilante et fidèle ; la foi purifiera la souillure de l'impiété, et l'obéissance ouvrira la porte qu'avait fermée la désobéissance (In Cantica, Serm. XXVIII). »

Pour célébrer la gloire de celui qui nous a envoyé sa Parole par ses ambassadeurs que nous avons reçus comme lui-même, empruntons encore un des monuments de la foi de nos pères, cette vieille Séquence de Saint-Gall.

SÉQUENCE

Rendez grâces au Sauveur, au Christ Roi votre Dieu, vous tous habitants de la terre.

Longtemps vous l'avez attendu ; présentement vous le possédez ; gardez donc ses lois d'un cœur empressé.

Lorsqu'il a fait son choix, il a repoussé le peuple Hébreu, peuple issu d'Abraham par la chair

Par la foi il nous a faits enfants d'Abraham ; par son sang divin, il nous a rendus ses propres frères.

O Christ, devenu membre de notre nature, protégez-nous.

Par votre divin pouvoir, défendez-nous de toute attaque de l'ennemi, et de ses embûches.

Vous lui avez présenté comme un appât votre chair, séduit par son avidité, il a rencontré l'hameçon de votre Majesté, ô Fils de Dieu !

Aujourd'hui, sortant du tombeau , ne devant plus mourir, vous triomphez.

Notre corps mortel et formé de la terre, vous le rendez incorruptible, vous l'enlevez jusqu'aux cieux par votre résurrection.

Amen.

LE JEUDI DE LA QUATRIEME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Les Apôtres ont reçu leur mission, le souverain Maître leur a donné l'ordre de se partager les provinces de la terre, et de prêcher partout l'Évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle, la nouvelle du salut des hommes par le Fils de Dieu incarné, crucifié et ressuscité d'entre les morts. Mais quel sera le point d'appui de ces humbles Juifs transformés tout à coup en conquérants, et devant lesquels est le monde entier? Ce point d'appui est la promesse solennelle qu'il leur fait en ces jours, lorsqu'après leur avoir dit : « Allez, enseignez toutes les nations », il ajoute : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (MATTH. XXVIII, 20). » Ainsi, il s'engage à ne les quitter jamais, à les présider et à les conduire toujours. Ils ne le verront plus en cette vie ; mais ils savent qu'il continuera d'être au milieu d'eux.

Mais les Apôtres avec lesquels le Christ s'est engagé à résider, qu'il préservera de toute chute et de toute erreur dans l'enseignement de sa doctrine, les Apôtres ne sont pas immortels. On les verra tour à tour rendre à leur Maître divin le témoignage du sang, et disparaître de ce monde. Sommes-nous donc condamnés à l'incertitude, aux ténèbres, qui sont le partage de ceux sur qui la lumière a cessé de luire ? Le passage de l'Emmanuel sur la terre aura-t-il donc été semblable à celui de ces météores qui, la nuit, traversent l'horizon en l'illuminant de mille feux, et s'éclipsent en un instant, laissant le ciel dans une obscurité plus profonde qu'auparavant ?

Rassurons-nous par la parole même de notre divin ressuscité. Il n'a pas dit à ses Apôtres : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin de « votre vie » ; il a dit : « jusqu'à la consommation des siècles. » Ceux auxquels il parlait à ce moment devaient donc vivre autant que le monde. Qu'est-ce à dire, sinon que les Apôtres devaient avoir des successeurs, dans lesquels se perpétueraient leurs droits, des successeurs que Jésus ne cesserait d'assister de sa présence et de soutenir de son pouvoir? Elle devait être impérissable, l'œuvre qu'un Dieu, dans son amour pour les hommes, avait fondée au prix de son sang. Jésus, par sa présence au milieu de ses Apôtres, préservait leur enseignement de toute erreur ; par sa présence aussi il dirigera jusqu'à la fin l'enseignement de leurs successeurs.

O don précieux et nécessaire de l'infaillibilité dans l'Eglise ! Don sans lequel la mission du Fils de Dieu eût manqué son effet ! Don par lequel la foi, cet élément essentiel du salut de l'homme, se conserve sur la terre ! Oui, nous avons la promesse ; et les effets de cette promesse sont visibles, même aux yeux de ceux qui n'ont pas le bonheur de croire. Qui pourrait, s'il est de bonne foi, ne pas reconnaître la main divine dans la perpétuité du symbole catholique sur cette terre où tout change, où rien n'a pu demeurer stable ? Est-il naturel qu'une société ayant pour lien l'unité dans les pensées traverse les siècles, sans rien perdre et sans rien emprunter à ce qui l'entoure ? qu'elle ait été successivement en butte à mille sectes sorties de son sein, et qu'elle ait triomphé de toutes, survécu à toutes, se faisant gloire de proclamer au dernier jour du monde les mêmes dogmes qu'elle professait le jour qu'elle sortit des mains de son divin initiateur ? N'est-ce pas un prodige inouï que des centaines de millions d'hommes, différents d'origine, de mœurs, d'institutions, souvent hostiles les uns aux autres, s'unissent dans une égale soumission à une même autorité, qui d'un seul mot gouverne leur raison dans les choses de la croyance ?

Que votre fidélité à vos promesses est grande, ô Jésus ! Qui ne sentirait votre présence au milieu de votre Eglise, maîtrisant les éléments contraires, et se faisant sentir par cet empire irrésistible et doux qui contient l'orgueil et la mobilité de notre esprit sous votre joug aimé ? Et ce sont des hommes, des hommes comme nous, qui règlent et gouvernent notre croyance ! C'est le successeur de Pierre, en qui la foi ne peut défaillir, et dont la parole souveraine parcourt le monde entier, produisant l'unité dans les pensées et dans les sentiments, dissipant les doutes et apaisant tout d'un coup les controverses. C'est le corps vénérable de l'Episcopat uni à son Chef, et empruntant de cette union une force invincible dans la proclamation d'une même vérité en toutes les régions du monde. Oui, il est ainsi : des hommes sont devenus infaillibles, parce que Jésus est avec eux et en eux. Pour tout le reste, ils seront des hommes semblables aux autres ; mais la chaire sur laquelle ils sont assis est soutenue par le bras même de Dieu, et elle est la chaire de vérité sur la terre.

O triomphe de notre foi, issue du miracle qui commande à la nature, et dirigée, éclairée, conservée par cet autre miracle qui défie toutes les expériences de la sagesse humaine ! Que de merveilles notre divin ressuscité a opérées dans le cours de ces quarante jours qu'il daigne nous donner encore ! Jusqu'alors il avait préparé ; il consomme maintenant. Louange, action de grâces à sa divine sollicitude pour ses brebis ! S'il a exigé d'elles la foi, comme l'hommage premier de leur soumission, nous pouvons dire qu'il en a rendu le sacrifice aussi attrayant à la droiture de leur cœur que méritoire à leur humble raison.

Honorons sa résurrection glorieuse par un nouveau cantique, que nous prendrons dans les anciens Missels de l'Allemagne.

SÉQUENCE

Au Christ, nous ses rachetés, chantons d'un accent pieux.

Qu'en ce jour toute la nature, avec transport,

Offre ses actions de grâces au Fils de Dieu.

Guerriers du céleste palais , partagés en neuf chœurs, vous nos concitoyens, admettez-nous dans votre concert de joie.

Hiérarchies supérieures, faites entendre vos cantiques, et vous, légions inférieures, faites retentir vos acclamations.

Que tout esprit célèbre avec enthousiasme les merveilles qu'a opérées le Seigneur,
Qui étant Dieu a voulu naître homme pour le salut de l'homme.

Cachant sa divinité sous une chair fragile, il a supporté les outrages avec patience :
Tandis que, comme Dieu, il éclatait par ses prodiges.

Soumis à toutes les conditions de notre corps, il semblait un simple habitant de la terre.

L'ennemi osa le tenter; il ne sut pas le connaître, et la divinité ne se révéla pas à lui.

Elle déjoua avec sagesse l'artifice de l'ennemi, jusqu'à ce que le moment fût venu où elle trancha le nœud de l'antique faute.

Sur l'autel de la croix, le Christ s'offrit pour nous en hostie à Dieu son Père, et par sa mort il mit à mort nos péchés.

Aujourd'hui vainqueur. avant ravagé l'enfer, enchaîné le prince de la mort, il remonte des limbes entouré d'une pompe sublime.

Voici le jour qui enfin a lui après le règne ténébreux du noir Éthiopien :

Jour auquel est ressuscité le Christ, qui vivra sans fin dans la chair qu'il a prise de la Vierge Marie.

C'est lui qui rapporte avec joie, sur ses épaules, à son Père la brebis qu'il avait perdue.

Amen.

LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Coeli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
---	---

Béni soit notre Sauveur ressuscité qui nous a dit en ces jours : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ! » Grâce à sa miséricorde, nous croyons et nous avons été régénérés dans le saint Baptême ; nous sommes donc dans la voie du salut. Il est vrai que la foi ne nous sauverait pas sans les œuvres ; mais les œuvres aussi sans la foi seraient incapables de nous mériter le salut. Avec quel transport ne devons-nous pas rendre grâce à Dieu qui a produit en nous par sa grâce ce don inénarrable, premier gage de notre béatitude éternelle ! avec quel soin ne devons-nous pas veiller à le conserver intact, à l'accroître par notre fidélité ! La foi a ses degrés, comme les autres vertus ; notre prière doit donc être souvent celle que les Apôtres adressèrent à Jésus : « Seigneur, augmentez en nous la foi (LUC. XVII, 5). »

Nous sommes appelés à vivre dans un siècle où la foi est diminuée chez la plupart de ceux qui croient : et c'est là l'un des plus grands dangers qui peuvent assaillir le chrétien en ce monde. Quand la foi est languissante, la charité ne peut que se refroidir. Jésus demande à ses disciples s'ils pensent que, lors de son dernier avènement, il trouvera encore de la foi sur la terre (LUC. XVIII, 8). N'est-il pas à craindre qu'elle ne soit voisine de nous, cette époque où les cœurs seront comme paralysés par le manque de foi !

La foi procède de la volonté mue par l'Esprit-Saint. On croit, parce qu'on veut croire ; et c'est pour cette raison que le bonheur est dans la foi. L'aveugle à qui Jésus rendit la vue, exhorté par lui à croire au Fils de Dieu, répond : « Quel est-il ? afin que je croie en lui (JOHAN. IX, 36). » Ainsi devons-nous être disposés en présence de l'objet de notre foi. Croire, afin de connaître ce que nous ne connaîtrions pas sans la foi ; alors Dieu se manifeste à notre pensée et à notre cœur.

Mais vous rencontrez des chrétiens qui se scandalisent des saintes hardiesses de la foi. Ils nous parlent sans cesse des droits de la raison ; ils accusent les fidèles de méconnaître sa dignité, son étendue, son origine divine. Que les fidèles se hâtent donc de leur répondre : « Nous n'avons garde de nier la raison ; l'Eglise nous fait un devoir de reconnaître l'existence d'une lumière naturelle en nous ; mais en même temps elle nous enseigne que cette lumière, déjà obscurcie par l'effet de la chute originelle, serait incapable, fût-elle même demeurée dans son intégrité, de découvrir par ses seules forces la fin à laquelle l'homme est appelé, et les moyens d'y parvenir. La foi seule peut établir l'homme dans les conditions de la destinée sublime à laquelle la divine bonté l'a appelé. »

D'autres se persuadent qu'il existe pour le chrétien parvenu à l'âge du développement de la raison, une sorte de liberté de suspendre l'exercice

de la foi, afin d'examiner s'il est raisonnable de continuer à croire. Combien font naufrage contre l'écueil que leur présente ce coupable préjugé ! La sainte Eglise cependant enseigne depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, et continuera d'enseigner jusqu'à la fin des siècles, que l'enfant qui a reçu le saint Baptême a reçu en même temps la foi infuse dans son âme, qu'il est pour jamais membre de Jésus-Christ et enfant de son Eglise; et que si, à l'âge de raison, la foi est combattue en lui par le doute, il reçoit la grâce pour anéantir le doute par la foi, et risquerait son salut en suspendant sa croyance. Non assurément que l'Eglise lui interdise de confirmer sa foi par la science ; loin de là ; car alors il ne cesse pas de croire. C'est « la foi qui cherche l'intelligence », selon la belle parole du grand saint Anselme, et pour récompense elle la trouve.

On en rencontre d'autres qui admettent qu'au sein même de la société chrétienne, il peut exister des philosophes, c'est-à-dire des hommes étrangers à la foi, professant sur Dieu et sur sa créature un enseignement où la parole révélée n'est pour rien, une morale dépourvue de l'élément surnaturel. Des chrétiens acceptent ces philosophes, les louent et les honorent, leur reconnaissent plus ou moins implicitement le droit d'être ce qu'ils sont. Aveugles, qui ne voient pas qu'ils sont en présence de l'apostat ! qui ne sentent pas le frisson qu'éprouvèrent tous les enfants de l'Eglise, lorsque Julien , cherchant en vain à laver la trace ineffaçable de son baptême, se déclara philosophe sous les yeux d'une génération issue des Martyrs! Parlerons-nous des tristes effets que produit pour la foi la fréquentation des hérétiques, les complaisances périlleuses qu'elle entraîne, les arrangements déplorables qu'elle fait naître dans un grand nombre d'esprits? La terrible ligne de démarcation tracée par saint Jean, dans sa deuxième Epître (II JOHAN. X, 11), tend à s'effacer ; et la rappeler seulement serait déjà pour plusieurs un sujet de scandale. Il n'y paraît que trop par la facilité avec laquelle se contractent ces mariages mixtes qui commencent par la profanation d'un sacrement, et conduisent doucement à l'indifférentisme la partie catholique, qu'un entraînement, ou des calculs humains, ont égarée dans des voies si peu sûres. Quelles clameurs n'exciterions-nous pas si, dans notre pays, nous osions parler le langage qu'osait tenir dans Londres un illustre apôtre de la piété catholique ? Prenons du moins la liberté de le répéter après lui : « L'ancienne haine de l'hérésie devient rare; on perd l'habitude de regarder Dieu comme l'unique vérité, en sorte que l'existence des hérésies n'est plus un sujet d'épouvante. On tient pour certain que Dieu ne doit rien faire qui nous soit pénible, et que son autorité ne doit prendre aucune forme désagréable ni blessante pour la liberté de ses créatures. Comme le monde a rejeté les idées exclusives, il faut bien que Dieu suive le progrès et mette de côté des principes surannés dans sa conduite à notre égard. Les majorités doivent finir par avoir le dessus : telle est la règle et le fait d'expérience dans un pays constitutionnel.

C'est ainsi que la discorde et l'erreur en religion ont fini par devenir moins odieuses et moins alarmantes, simplement parce qu'on s'y a est accoutumé. Il faut une certaine hardiesse de cœur et d'intelligence pour croire que toute une grande nation ait tort, ou que tout un siècle puisse aller de travers. Mais la théologie, dans sa simplicité, met bravement le

monde tout entier au ban comme pécheur, et ne trouve pas de difficulté à n'assigner à la vraie Eglise qu'une portion modérée de la population du globe. La croyance dans la facilité du salut hors de l'Eglise est fort douce, si nous avons des parents ou des amis dans les liens de l'hérésie ; de plus, si nous voulons admettre cette maxime, le monde nous pardonnera une foule d'erreurs et de superstitions, et nous fera l'honneur de nous complimenter de notre religion comme étant un produit littéraire ou philosophique de notre crû, plutôt qu'un don de Dieu. Est-ce donc là un si grand avantage, pour que tant de gens en soient si enchantés, le paient si cher et sans regret? Il est clair que cette croyance diminue notre estime pour l'Eglise, et doit affaiblir notre empressement à convertir les autres. Ceux qui font le moins d'usage du système de l'Eglise, sont naturellement ceux qui le connaissant et l'estimant le moins, seront le moins en état d'en juger; et avec cela, ce sont justement ceux qui sont les premiers à faire généreusement le sacrifice des prérogatives de l'Eglise aux exigences de la mollesse et de l'indifférentisme modernes (William Faber. Conférences spirituelles. *Le ciel et l'enfer*, page 341). »

Signalons encore comme l'une des marques de la décadence de l'esprit de foi chez un grand nombre qui remplissent d'ailleurs les devoirs du chrétien, l'oubli, l'ignorance même des pratiques les plus recommandées par l'Eglise. Combien de maisons habitées exclusivement par des catholiques, où l'on chercherait en vain une goutte d'eau bénite, le cierge de la Chandeleur, le rameau consacré le jour des Palmes : ces objets sacrés et protecteurs que les huguenots du XVI^e siècle poursuivaient avec tant de fureur, et que nos pères défendaient au prix de leur sang ! Quelle défiance chez beaucoup d'entre nous, si l'on parle devant eux de miracles qui ne sont pas consignés dans la Bible ! Quelle incrédulité superbe, s'ils entendent dire quelque chose des phénomènes de la vie mystique, des extases, des ravissements, des révélations privées! Quelles révoltes soulèvent en eux les récits héroïques de la pénitence des saints, ou même les plus simples pratiques de la mortification corporelle ! Quelles protestations contre les nobles sacrifices que la grâce inspire à certaines âmes d'élite, qu'elle pousse à briser en un moment les liens les plus chers et les plus doux, pour aller s'ensevelir, victimes volontaires, derrière les grilles impénétrables d'un monastère! L'esprit de foi révèle au vrai catholique toute la beauté, toute la convenance, toute la grandeur de ces pratiques et de ces actes ; mais l'absence de cet esprit est cause que beaucoup n'y voient qu'excès, inutilité, et manie.

La foi aspire à croire ; car croire est sa vie. Elle ne se borne donc pas à adhérer au strict symbole promulgué par la sainte Eglise. Elle sait que cette Epouse de Jésus possède en son sein toutes les vérités, bien qu'elle ne les déclare pas toujours avec solennité et sous peine d'anathème. La foi pressent le mystère non encore déclaré ; avant de croire par devoir, elle croit pieusement. Un aimant secret l'attire vers cette vérité qui semble sommeiller encore ; et quand le dogme éclate au grand jour par une décision suprême, elle s'associe avec d'autant plus de transport au triomphe de la parole révélée dès le commencement, qu'elle lui a rendu

plus fidèle hommage dans les temps où une obscurité sacrée la dérobaient encore à des regards moins purs et moins pénétrants que les siens.

Gloire soit donc au divin ressuscité qui récompensa la foi de Marie, qui fortifia celle de ses disciples et des saintes femmes, et qui daignera, nous le lui demandons humblement, couronner la nôtre ! Présentons-lui nos hommages par cette Séquence des anciens Missels de Saint-Gall.

SÉQUENCE

Célébrons la gloire du Créateur et du Rédempteur.

Par sa grâce, il a rétabli ceux qu'il avait créés dans sa bonté, et que le perfide serpent avait séduits par sa ruse.

Il annonça d'abord qu'un jour une femme sainte enfanterait un germe saint ;

Qu'elle dominerait la tête cruelle de l'antique ennemi.

Nos temps enfin voient s'accomplir la promesse qui fut faite, que l'antique désastre serait réparé.

Marie, le rameau glorieux, a produit la fleur nouvelle,

Qui enfantée par un prodige, éclate par la gloire des miracles,

Sans attendre les années, dès les jours même de sa naissance.

Par les feux de l'astre nouveau, par les paroles inspirées de Siméon, il attire à lui le cœur des vrais Israélites et les présents de la gentilité.

Le Père le glorifie par une voix qui descend du ciel, l'Esprit-Saint, par la forme visible sous laquelle il apparaît.

Ceux qui ont reconnu ce docteur divin, ce médecin des hommes, sont choisis pour enseigner les autres en vertu de son pouvoir.

Après avoir répandu avec abondance les dons du salut, et promulgué de sa bouche éloquente les enseignements de sa doctrine qui sauve les hommes,

Il est soumis aux opprobres, aux crachats, aux soufflets, à la flagellation ; ses vêtements sont tirés au sort ; lui-même couronné d'épines est cloué aux bras de la croix.

Mais aujourd'hui il ressuscite d'entre les morts ; vainqueur, il obtient un superbe triomphe. Il entraîne à sa suite dans les deux, comme ses

membres, les justes des antiques générations ; sur la terre, il réunit en un seul troupeau ses brebis éparses ;

Et à nous-mêmes, les derniers de ses membres, il nous promet à la fin de notre vie des dons sublimes, qui sont l'objet de notre espérance. Amen.

LE SAMEDI DE LA QUATRIEME SEMAINE APRES PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Le Samedi ramène le doux et cher souvenir de Marie. Samedi dernier, en terminant la semaine consacrée à méditer sur l'établissement de l'Eglise par le Sauveur ressuscité, nous avons contemplé les rapports qui unissent les destinées de l'Epouse du Christ et celles de Marie. Durant la semaine qui finit aujourd'hui, nous avons considéré le Seigneur Jésus confiant à ses Apôtres l'ensemble de sa doctrine, objet de notre foi ; rendons un hommage particulier aux dogmes qu'il leur révèle sur les grandeurs et le ministère de celle qu'il a choisie pour être sa Mère et la Mère du genre humain.

La sainte Eglise enseigne à ses enfants plusieurs vérités relatives à Marie ; et ces vérités sont l'objet de notre foi, au même titre que les autres qui sont contenues au Symbole. Or, elles ne peuvent être l'objet de la foi que parce qu'elles furent révélées de la bouche même du Christ. L'Eglise de nos jours les a reçues de l'Eglise des siècles antérieurs, et celle-ci des Apôtres à qui leur Maître les confia. Il n'y a pas eu de nouvelle révélation depuis l'Ascension du Rédempteur; la manifestation de tous les dogmes transmis à l'Eglise et promulgués par elle remonte donc aux enseignements de Jésus à ses Apôtres ; et c'est pour cette raison que nous leur accordons l'adhésion de notre loi théologique, adhésion réservée absolument aux vérités directement révélées de Dieu à la terre.

Qu'elle est touchante, l'affection filiale du Fils de Dieu envers sa Mère, lorsque sa parole ineffable, après avoir manifesté aux Apôtres les impénétrables secrets de l'essence divine, la Trinité dans l'unité, la génération éternelle du Verbe dans le sein du Père, l'éternelle procession de l'Esprit-Saint produit par le Père et le Fils, l'union des deux natures en une seule personne dans le Verbe incarné, la rédemption du monde par le sang divin, la grâce réparant l'homme tombé et l'élevant à l'état surnaturel ; lorsque, disons-nous, cette parole révélatrice s'emploie à faire ressortir les prérogatives d'une simple créature, dont les grandeurs devront être acceptées par notre raison soumise, au même titre que les dogmes qui nous dévoilent la nature même de Dieu ! Jésus, Sagesse du Père, vainqueur de la mort, nous a révélé la dignité de Marie de la même

bouche qui nous manifestait ce qu'il est lui-même ; nous croyons l'un et l'autre d'une même foi, parce qu'il l'a dit.

Ainsi Jésus a dit à ses Apôtres, qui l'ont mystérieusement confié à l'Eglise, sous la garde de l'Esprit-Saint : « Marie, ma Mère, descend d'Adam et d'Eve selon la chair ; mais la tache originelle ne l'a pas souillée. Le décret en vertu duquel toute créature humaine est conçue dans le péché a subi pour elle une exception. Dès le premier instant de sa conception, elle fut pleine de grâce. Jérémie et Jean-Baptiste furent sanctifiés dans le sein de leurs mères ; Marie a été immaculée dès le premier moment de son existence. »

Jésus a dit encore à ses Apôtres, avec ordre de le répéter à son Eglise : « Marie est véritablement Mère de Dieu, et doit être honorée en cette qualité par toute créature ; car elle m'a véritablement conçu et enfanté dans ma nature humaine, qui ne forme qu'une seule personne avec ma nature divine. »

Jésus a dit encore à ses Apôtres, avec ordre de le répéter à son Eglise : « Marie, ma Mère, m'a conçu dans son chaste sein sans cesser d'être vierge, et elle m'a enfanté sans que sa virginité en ait souffert aucune atteinte. »

Ainsi, la Conception immaculée de Marie, qui est la préparation de son rôle sublime, sa divine Maternité, qui en est le but divin, sa perpétuelle Virginité, qui en est l'ineffable splendeur: ces trois dogmes inséparables, objet sacré de notre foi, furent directement manifestés par Jésus à ses Apôtres ; et la sainte Eglise ne fait que les répéter après eux, qui les ont répétés après leur Maître divin.

Mais le Sauveur n'a-t-il pas manifesté encore d'autres prérogatives de son auguste Mère, prérogatives qui sont la conséquence des trois dons magnifiques que nous venons d'énumérer ? Demandons à la sainte Eglise ce qu'elle croit à ce sujet, ce qu'elle enseigne par sa doctrine, et par sa pratique infaillible comme sa doctrine. Tout ce qui se développe en elle, sous l'action de l'Esprit-Saint, a pour germe la Parole divine prononcée au commencement. Ainsi, nous ne saurions douter que le Rédempteur n'ait dévoilé aux Apôtres son dessein d'élever aux honneurs de Reine de toute la création, de Médiatrice des hommes, de dispensatrice de la grâce, de coopératrice du salut, celle que les trois dons incommunicables placent si fort au-dessus de tout ce que la puissance divine a créé. Sans aucun doute, toutes ces magnificences ont été connues des Apôtres ; elles ont fait l'objet de leur admiration et de leur amour ; et nous, mis en possession de ces mêmes trésors de vérité et de consolation par la sainte Eglise, nous nous en délectons après eux. Le fils de Marie ne devait pas monter à la droite de son Père, avant d'avoir déclaré au monde les grandeurs inénarrables de celle qu'il avait choisie pour Mère, et qu'il aimait en fils et en Dieu.

Quels furent, ô Marie, les sentiments de votre incomparable humilité, lorsque Jésus manifesta vos excellences à ces hommes mortels dont la vénération vous entourait, mais qu'un Dieu pouvait seul initier aux merveilles de votre personne et de votre mission ! « O Cité de Dieu ! quelles choses admirables furent racontées de vous (Psalm. LXXXVI, 5) ! » Si autrefois, lorsqu'un Ange vous salua « pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, » votre modestie s'alarma de tels éloges ; avec quel

trouble aujourd'hui n'accueillez-vous pas les hommages des Apôtres inclinant devant votre dignité de Mère de Dieu, toujours Vierge, immaculée dans sa Conception ! Mais c'est en vain, ô Marie, que vous voudriez fuir les honneurs qui vous sont dus, que vous vous réfugiez dans les profondeurs de votre humilité. Il doit s'accomplir, l'oracle que votre bouche inspirée prononça jadis dans la maison de Zacharie. Si le Seigneur a regardé en vous « la bassesse de sa servante », il faut aussi que toutes les générations vous proclament bienheureuse ». Le moment est venu ; d'ici à peu de jours la prédication évangélique commencera son cours. Votre nom, votre ministère et vos grandeurs font partie essentielle du Symbole qui doit être porté dans le monde entier. Assez longtemps votre gloire a été couverte d'un nuage mystérieux; Jésus veut que ce nuage se dissipe, et que vous apparaissiez aux yeux des peuples comme la Mère du Dieu qui, voulant sauver l'ouvrage de ses mains, n'a pas dédaigné de venir prendre l'être humain dans vos chastes entrailles. Laissez-nous, ô notre douce Mère, notre auguste Reine, nous unir de cœur aux premiers hommages que vous rendit le collègue apostolique, lorsque Jésus lui révéla vos grandeurs.

A Marie, Mère du divin ressuscité, chantons cette pieuse Séquence du Missel de Cluny de 1523. Elle consiste en une gracieuse imitation du *Victimae paschali*.

SÉQUENCE

De la vierge Marie, chrétiens, laites retentir les louanges.

O bienheureuse dame, par votre intercession, réconciliez les pécheurs à Dieu.

Afin qu'ils puissent recevoir la victime pascale, plaignez les délivrer du vieux levain.

O Marie, vierge clémente et miséricordieuse,

Faites-nous jouir de la vue du Christ vivant, et contempler la gloire de sa résurrection.

Par vos tendres prières, faites notre paix avec lui.

Vous seule êtes mère et vierge, la Mère du Verbe de Dieu.

La foi nous enseigne que celui qui de vous naquit Dieu et homme, est ressuscité glorieux du tombeau.

Oui, nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts; ô vous qui êtes sa Mère, soyez notre salut et notre défense. Amen.

LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Nous avons vu Jésus constituer son Eglise, et confier aux mains de ses Apôtres le dépôt des vérités qui seront l'objet de notre foi. Il est une autre œuvre non moins importante pour le monde, à laquelle il donne ses soins durant cette dernière période de son séjour sur la terre : c'est l'institution définitive des Sacrements. Il ne nous suffit pas de croire ; il faut encore que nous soyons rendus justes, c'est-à-dire conformes à la sainteté de Dieu ; il faut que la grâce, fruit de la Rédemption, descende en nous, s'incorpore à nous ; afin qu'étant devenus les membres vivants de notre divin Chef, nous puissions être les cohéritiers de son Royaume. Or, c'est au moyen des Sacrements que Jésus doit opérer en nous cette merveille de la justification, en nous appliquant les mérites de son incarnation et de son Sacrifice par les moyens qu'il a décrétés dans sa puissance et dans sa sagesse.

Souverain maître de la grâce, il est libre de déterminer les sources par lesquelles il la fera descendre sur nous ; c'est à nous de nous conformer à ses volontés. Chacun des Sacrements sera donc une loi de sa religion, en sorte que l'homme ne pourra prétendre aux effets que le Sacrement est destiné à produire, s'il dédaigne ou néglige de remplir les conditions selon lesquelles il opère. Admirable économie, qui concilie, dans un même acte, l'humble soumission de l'homme avec la plus prodigue largesse de la munificence divine.

Nous avons montré, il y a quelques jours, comment la sainte Eglise, société spirituelle, était en même temps une société visible et extérieure, parce que l'homme auquel elle est destinée est composé d'un corps et d'une âme. Jésus, en instituant ses Sacrements, leur assigne à chacun un rite essentiel ; et ce rite est extérieur et sensible. Le Verbe divin, en prenant la chair, en a fait l'instrument de notre salut dans sa Passion sur la croix : c'est par le sang de ses veines qu'il nous a rachetés ; poursuivant ce plan mystérieux, il prend les éléments de la nature physique pour auxiliaires dans l'œuvre de notre justification. Il les élève à l'état surnaturel, et en fait jusqu'au plus intime de nos âmes les conducteurs fidèles et tout-puissants de sa grâce. Ainsi s'appliquera jusqu'à ses dernières conséquences le mystère de la divine incarnation, qui a eu pour but de nous élever, par les choses visibles, à la connaissance et à la possession des choses invisibles. Ainsi est brisé l'orgueil de Satan, qui dédaignait la créature humaine, parce que l'élément matériel s'unit en elle à la grandeur spirituelle, et qui refusa, pour son éternel malheur, de fléchir le genou devant le Verbe fait chair.

En même temps, les divins Sacrements étant autant de signes sensibles, formeront un lien de plus entre les membres de l'Eglise, déjà unis entre eux par la soumission à Pierre et aux Pasteurs qu'il envoie, et par la profession d'une même foi. L'Esprit-Saint nous dit dans les divines Ecritures que « le lien tressé en trois ne se rompt pas aisément (Eccl. IV, 12) » ; or, tel est celui qui nous retient dans la glorieuse unité de l'Eglise : Hiérarchie, Dogme et Sacrements, tout contribue à faire de nous un seul corps. Du septentrion au midi, de l'orient à l'occident, les Sacrements proclament la fraternité des chrétiens; ils sont en tous lieux leur signe de reconnaissance, et la marque qui les désigne aux yeux des infidèles. C'est dans ce but que ces Sacrements divins sont identiques pour toutes les races baptisées, quelle que soit la variété des formules liturgiques qui en accompagnent l'administration: partout le fond est le même, et la même grâce est produite sous les mêmes signes essentiels.

Notre divin ressuscité choisit le septénaire pour le nombre de ses Sacrements. Il empreint ce nombre sacré sur son œuvre la plus sublime, de même qu'il l'avait marqué au commencement, en créant ce monde visible et inaugurant la semaine par six jours d'action et un jour de repos. Sagesse éternelle du Père, il nous révèle, dès l'Ancien Testament, qu'il se bâtira une maison qui est la sainte Eglise, et il ajoute qu'il la fera reposer sur sept colonnes (Prov. IX, 1). Cette Eglise, il la figure d'avance dans le tabernacle de Moïse, et il ordonne qu'un superbe chandelier qui lance sept branches chargées de fleurs et de fruits, éclaire jour et nuit le sanctuaire (Exod. XXV, 37). S'il transporte au ciel, dans un ravissement, son disciple bien-aimé, c'est pour se montrer à lui environné de sept chandeliers, et tenant sept étoiles dans sa main (Apoc. I, 12, 16). S'il se manifeste sous les traits de l'Agneau vainqueur, cet Agneau porte sept cornes, symbole de sa force, et sept yeux qui marquent l'étendue infinie de sa science (*Ibid.* V, 6.). Près de lui est le livre qui contient les destinées du genre humain, et ce livre est scellé de sept sceaux que l'Agneau seul peut lever (*Ibid.* 5). Devant le trône de la Majesté divine, le disciple aperçoit sept Esprits bienheureux ardents comme sept lampes (*Ibid.* IV, 5), attentifs aux moindres ordres de Jéhovah, et prêts à porter sa parole jusqu'aux dernières limites de la création.

Si maintenant nous tournons nos regards vers l'empire des ténèbres, nous voyons l'esprit de malice occupé à contrefaire l'œuvre divine, et usurpant le septénaire pour le souiller en le consacrant au mal. Sept péchés capitaux sont l'instrument de sa victoire sur l'homme; et le Seigneur nous avertit que lorsque, dans sa fureur, Satan s'élance sur une âme, il prend avec lui sept esprits des plus méchants de l'abîme. Nous savons que Madeleine, l'heureuse pécheresse, ne recouvra la vie de l'âme qu'après que le Sauveur eut expulsé d'elle sept démons. Cette provocation de l'esprit d'orgueil forcera la colère divine, lorsqu'elle tombera sur le monde pécheur, à empreindre le septénaire jusque dans ses justices. Saint Jean nous apprend que sept trompettes, sonnées par sept Anges, annonceront les convulsions successives de la race humaine (*Ibid.* VIII, 2), et que sept autres Anges verseront tour à tour sur la terre coupable sept coupes remplies de la colère de Dieu (*Ibid.* XV, 1).

Nous donc qui voulons être sauvés, et jouir de la grâce en ce monde, et en l'autre de la vue de notre divin ressuscité, accueillons avec un souverain respect et une tendre reconnaissance le Septénaire miséricordieux de ses Sacrements. Sous ce nombre sacré il a su renfermer toutes les formes de sa grâce. Soit qu'il veuille dans sa bonté nous faire passer de la mort à la vie, par le Baptême et la Pénitence ; soit qu'il s'applique à soutenir en nous la vie surnaturelle, et à nous consoler dans nos épreuves, par la Confirmation, l'Eucharistie et l'Extrême-Onction ; soit enfin qu'il pourvoie au ministère de son Eglise et à sa propagation par l'Ordre et le Mariage : on ne saurait trouver un besoin de l'âme, une nécessité de la société chrétienne auxquels il n'ait satisfait au moyen des sept sources de régénération et de vie qu'il a ouvertes pour nous, et qu'il ne cesse de faire couler sur nos âmes. Les sept Sacrements suffisent à tout; un seul de moins, l'harmonie serait rompue. Les Eglises de l'Orient, séparées de l'unité catholique depuis tant de siècles, confessent avec nous le septénaire sacramentel; et le protestantisme, en portant sur ce nombre sacré sa main profane, a montré en cela, comme en toutes ses autres réformes prétendues, que le sens chrétien lui faisait défaut. Ne nous en étonnons pas; la théorie des Sacrements s'impose tout entière à la foi ; l'humble soumission du fidèle doit l'accueillir d'abord comme venant du souverain Maître : c'est lorsqu'elle s'applique à rame que sa magnificence et son efficacité divine se révèlent ; alors nous comprenons, parce que nous avons cru. *Credite et intelligetis.*

Aujourd'hui, consacrons notre admiration et notre reconnaissance au premier des Sacrements, au Baptême. Le Temps pascal nous le montre dans toute sa gloire. Nous l'avons vu, au Samedi saint, comblant les vœux de l'heureux catéchumène, et enfantant à la patrie céleste des peuples entiers. Mais ce divin mystère avait eu sa préparation. En la fête de l'Epiphanie, nous adorâmes notre Emmanuel descendant dans les flots du Jourdain, et communiquant à l'élément de l'eau, par le contact de sa chair sacrée, la vertu de purifier toutes les souillures de l'âme. L'Esprit-Saint, colombe mystique, vint reposer sur la tête de l'Homme-Dieu, et féconder par sa divine influence l'élément régénérateur, tandis que la voix du Père céleste retentissait dans la nue, annonçant l'adoption qu'il daignerait faire des baptisés, en son Fils Jésus, l'objet de son éternelle complaisance.

Durant sa vie mortelle, le Rédempteur s'explique déjà devant un docteur de la loi sur ses mystérieuses intentions. « Celui, dit-il, qui ne sera pas rené de l'eau et du Saint-Esprit ne pourra entrer dans le royaume de Dieu (JOHAN. III, 5). » Selon son usage presque constant, il annonce ce qu'il doit faire un jour, mais il ne l'accomplit pas encore; nous apprenons seulement que notre première naissance n'ayant pas été pure, il nous en prépare une seconde qui sera sainte, et que l'eau en sera l'instrument.

Mais en ces jours le moment est venu où notre Emmanuel va déclarer la puissance qu'il a donnée aux eaux de produire la sublime adoption projetée par le Père. S'adressant à ses Apôtres, il leur dit tout à coup avec la majesté d'un roi qui promulgue la loi fondamentale de son empire : « Allez ; enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (MATTH. XXVIII, 19). » Le salut par l'eau, avec l'invocation de la glorieuse Trinité, tel est le bienfait capital qu'il annonce

au monde ; car, dit-il encore : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé (MARC XVI, 16). » Révélation pleine de miséricorde pour la race humaine; inauguration des Sacrements, par la déclaration du premier, de celui qui, selon le langage des saints Pères, est la porte de tous les autres !

Nous qui lui devons la vie de nos âmes, avec le sceau éternel et mystérieux qui fait de nous les membres de Jésus, saluons avec amour cet auguste mystère. Saint Louis, baptisé sur les humbles fonts de Poissy, se plaisait à signer *Louis de Poissy*, considérant la fontaine baptismale comme une mère qui l'avait enfanté à la vie céleste, et oubliant son origine royale pour ne se souvenir que de celle d'enfant de Dieu. Nos sentiments doivent être les mêmes que ceux du saint roi.

Mais admirons avec attendrissement la condescendance de notre divin ressuscité, lorsqu'il institua le plus indispensable de ses Sacrements. La matière qu'il choisit est la plus commune, la plus aisée à rencontrer. Le pain, le vin, l'huile d'olives, ne sont pas partout sur la terre ; l'eau coule en tous lieux ; la providence de Dieu l'a multipliée sous toutes les formes, afin qu'au jour marqué, la fontaine de régénération fût accessible de toutes parts à l'homme pécheur.

Ses autres Sacrements, le Sauveur les a confiés au sacerdoce qui seul a pouvoir de les administrer ; il n'en sera pas ainsi du Baptême. Tout fidèle pourra en être le ministre, sans distinction de sexe ni de condition. Bien plus, tout homme, ne fût-il pas même membre de l'Eglise chrétienne, pourra conférer à son semblable, par l'eau et l'invocation de la sainte Trinité, la grâce baptismale qui n'est pas en lui, à la seule condition de vouloir, en cet acte, accomplir sérieusement ce que fait la sainte Eglise, quand elle administre le sacrement du Baptême.

Ce n'est pas tout encore. Ce ministre du sacrement peut manquer à l'homme qui va mourir ; l'éternité va s'ouvrir pour lui sans que la main d'autrui se lève pour répandre sur sa tête l'eau purificatrice; le divin instituteur de la régénération des âmes ne l'abandonne pas dans ce moment suprême. Qu'il rende hommage au saint Baptême, qu'il le désire de toute l'ardeur de son âme, qu'il entre dans les sentiments d'une componction sincère et d'un véritable amour ; après cela qu'il meure : la porte du ciel est ouverte au baptisé de désir.

Mais l'enfant qui n'a pas encore l'usage de sa raison, et que la mort va moissonner dans quelques heures, a-t-il donc été oublié dans cette munificence générale ? Jésus a dit : « Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; » comment alors obtiendra-t-il le salut, cet être faible qui va s'éteindre, chargé de la faute originelle, et incapable de la foi ? Rassurez-vous. La puissance du saint Baptême s'étendra jusqu'à lui. La foi de l'Eglise qui le veut pour fils, lui va être imputée ; qu'on répande l'eau sur sa tête au nom des trois divines Personnes, et le voilà chrétien pour jamais. Baptisé dans la foi de l'Eglise, cette foi est maintenant personnelle en lui, avec l'Espérance et la Charité ; l'eau sacramentelle a produit cette merveille. Qu'il expire maintenant, ce tendre rejeton de la race humaine ; le royaume du ciel est à lui.

Tels sont, ô Rédempteur, les prodiges que vous opérez dans le premier de vos Sacrements, par l'effet de cette volonté sincère que vous avez du salut de tous (I Tim. II, 4) ; en sorte que ceux en qui cette volonté ne

s'accomplit pas, n'échappent à la grâce de la régénération que par suite du péché commis antérieurement, péché que votre éternelle justice ne vous permet pas toujours de prévenir en lui-même, ou de réparer dans ses suites. Mais votre miséricorde est venue au secours; elle a tendu ses filets, et d'innombrables élus y sont tombés. L'eau sainte est venue couler jusque sur le front de l'enfant qui s'éteignait entre les bras d'une mère païenne, et les Anges ont ouvert leurs rangs pour recevoir cet heureux transfuge. A la vue de tant de merveilles, que nous reste-t-il à faire, sinon de nous écrier avec le Psalmiste : « Nous qui possédons la vie, bénissons le Seigneur » ?

Le quatrième Dimanche après Pâques est appelé, dans l'Eglise grecque, le *Dimanche de la Samaritaine*, parce qu'on y lit le passage de l'Evangile où la conversion de cette femme est rapportée.

L'Eglise Romaine commence aujourd'hui, à l'Office de la nuit, la lecture des Epîtres dites Canoniques, qu'elle continue jusqu'à la fête de la Pentecôte.

A LA MESSE

Dans l'Introït, l'Eglise, adoptant un des plus beaux cantiques du Psalmiste, célèbre avec enthousiasme les bienfaits que le Seigneur son Epoux a répandus sur elle, toutes les nations appelées à connaître ses grandeurs, à recevoir l'effusion de la sainteté dont il est la source, le salut auquel il a appelé tout les hommes.

INTROÏT

Chantez au Seigneur un cantique nouveau, alleluia : car le Seigneur a opéré des merveilles, alleluia : il a fait paraître sa justice à la face des nations, alleluia, alleluia, alleluia.

Ps. Sa droite nous a sauvés, et la sainteté de son bras nous a délivrés. Gloire au Père. Chantez.

Comblés des bienfaits de Dieu qui les unit en un seul peuple par ses divins Sacrements, les fidèles doivent s'élever à l'amour des préceptes du Seigneur, et aspirer aux délices éternelles qu'il leur promet : l'Eglise implore pour eux cette grâce dans la Collecte.

COLLECTE

O Dieu, qui unissez les esprits des fidèles en une même volonté, donnez à vos peuples d'aimer ce que vous leur commandez, de désirer ce que vous leur promettez ; afin qu'au milieu des changements de ce monde, nos cœurs demeurent fixés là où sont les seules joies véritables. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

On ajoute à la Collecte du jour deux des trois Oraisons ci-dessus, page 113.

EPÎTRE

Lecture de l'Epître du bienheureux Jacques, Apôtre. Chap. I.

Mes bien-aimés , toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut, et descendent du Père des lumières, chez lequel il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitude. C'est lui qui nous a librement engendrés par la parole de vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. Vous le savez, mes frères très chers. Que tout homme soit donc prompt à écouter, lent à parler, et lent à se mettre en colère ; car ce n'est pas la colère de l'homme qui accomplit la justice de Dieu. Rejetant donc toutes les suites immondes et superflues du péché, recevez dans la douceur la parole qui est greffée en vous, et qui a la puissance de sauver vos âmes.

Les faveurs répandues sur le peuple chrétien procèdent de la haute et sereine bonté du Père céleste. Il est le principe de tout dans l'ordre de la nature ; et si, dans l'ordre de la grâce, nous sommes devenus ses enfants, c'est parce que lui-même a envoyé vers nous son Verbe consubstantiel, qui est la Parole de vérité, par laquelle nous sommes devenus, au moyen du Baptême, les fils de Dieu. Il suit de là que nous devons imiter, autant qu'il est possible à notre faiblesse, le calme divin de notre Père qui est dans les cieux, et nous garantir de cette agitation passionnée qui est le caractère d'une vie toute terrestre, tandis que la nôtre doit être du ciel où Dieu nous attire. Le saint Apôtre nous avertit de recevoir dans la douceur cette Parole qui nous fait ce que nous sommes. Elle est, selon sa doctrine, une greffe de salut entée sur nos âmes. Qu'elle s'y développe, que son succès ne soit pas traversé par nous, et nous serons sauvés.

Dans le premier verset alleluiatique, le Christ ressuscité célèbre, par la voix du Psalmiste, la puissance du Père qui lui a donné la victoire dans sa résurrection. Le second, emprunté à saint Paul, proclame la vie immortelle de notre divin ressuscité.

Alleluia, alleluia.

V/. La droite du Seigneur a signalé sa force : la droite du Seigneur m'a élevé en gloire.

Alleluia.

V/. Le Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus : la mort n'aura plus sur lui d'empire, alleluia.

ÉVANGILE

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. XVI.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande: Où allez-vous : Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Néanmoins je vous dis la vérité: Il vous est bon que je m'en aille; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde en ce qui touche le péché, et la justice, et le jugement. En ce qui touche le péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; en ce qui touche la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ; en ce qui touche le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne les pourriez porter présentement. Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même : mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera ce qui doit advenir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et vous l'annoncera.

Les Apôtres furent attristés lorsque Jésus leur eut dit : « Je m'en vais. » Ne le sommes-nous pas aussi, nous qui, depuis sa naissance en Bethléem, l'avons suivi constamment, grâce à la sainte Liturgie qui nous attachait à ses pas ? Encore quelques jours, et il va s'élever au ciel, et l'année va perdre ce charme qu'elle empruntait, jour par jour, aux actions et aux discours de notre Emmanuel. Il ne veut pas cependant que nous nous laissions aller à une trop grande tristesse. Il nous annonce qu'en sa place le divin Consolateur, le Paraclet, va descendre sur la terre, et qu'il restera avec nous pour nous éclairer et nous fortifier jusqu'à la fin des temps. Profitons avec Jésus des dernières heures ; bientôt il sera temps de nous préparer à recevoir l'hôte céleste qui doit venir le remplacer. Jésus, qui prononçait ces paroles la veille de sa Passion, ne se borne pas à nous montrer la venue de l'Esprit-Saint comme la consolation de ses fidèles ; il nous la fait voir en même temps comme redoutable à ceux qui auront méconnu leur Sauveur. Les paroles de Jésus sont aussi mystérieuses que terribles ; empruntons-en l'explication à saint Augustin, le Docteur des docteurs. « Lorsque l'Esprit-Saint sera venu, dit le Sauveur, il convaincra le monde en ce qui touche le péché. » Pourquoi ? « parce que les hommes n'ont pas cru en Jésus. » Combien, en effet, sera grande la responsabilité de ceux qui, ayant été les témoins des merveilles opérées par le Rédempteur, ne se rendront pas à sa parole ! Jérusalem entendra dire que l'Esprit est descendu sur les disciples de Jésus, et elle demeurera aussi indifférente qu'elle le fut aux prodiges qui lui désignaient son Messie. La venue de l'Esprit-Saint sera comme le prélude de la ruine de cette ville déicide. Jésus ajoute que « le Paraclet convaincra le monde au sujet de la justice, parce que, dit-il, je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ». Les Apôtres et ceux qui croiront à leur parole seront saints et justes par la foi. Ils croiront en celui qui s'en est allé au Père, en celui que leurs yeux ne verront plus en ce monde. Jérusalem, au contraire, ne gardera souvenir de lui que pour le blasphémer; la justice, la sainteté, la foi de ceux qui auront cru seront sa condamnation, et l'Esprit-Saint l'abandonnera à son sort. Jésus dit

encore : « Le Paraclet convaincra le monde en ce qui touche le jugement. » Et pourquoi ? « parce que le prince du monde est déjà jugé. » Ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ ont cependant un chef qu'ils suivent. Ce chef est Satan. Or, le jugement de Satan est déjà prononcé. L'Esprit-Saint avertit donc les disciples du monde que leur prince est pour jamais plongé dans la réprobation. Qu'ils y réfléchissent; car, ajoute saint Augustin, « l'orgueil de l'homme aurait tort de compter sur l'indulgence ; qu'il se donne la peine de contempler le supplice auquel sont livrés les anges superbes (In Johannem, Tract. XCV). »

Dans l'Offertoire, le chrétien emploie les paroles de David pour célébrer les bienfaits de Dieu envers son âme. Il associe la terre entière à sa reconnaissance, et avec raison ; car les faveurs dont le chrétien est comblé sont le bien commun du genre humain, que Jésus ressuscité a appelé tout entier à prendre part, dans les divins Sacrements, aux grâces de la Rédemption.

OFFERTOIRE

Réjouissez-vous en Dieu, peuples de la terre entière; chantez un cantique à la gloire de son Nom. Venez et écoutez, vous tous qui craignez Dieu ; je vous raconterai quelles grandes faveurs le Seigneur a faites à mon âme, alleluia.

La sainte Eglise, qui prend ses délices dans la contemplation de la vérité, dont Jésus ressuscité lui prodigue les trésors, demande pour ses enfants, dans la Secrète, la grâce de mener une vie pure, afin qu'ils puissent mériter d'être admis à voir éternellement cette auguste vérité dans sa source.

SECRÈTE

O Dieu, qui par l'auguste communion que ce Sacrifice établit entre vous et nous, nous rendez participants de votre divinité souveraine : faites, s'il vous plaît, qu'étant mis en rapport avec votre vérité par la connaissance que vous nous en donnez, nous puissions l'atteindre par la pureté de notre vie. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

Le Prêtre ajoute à la Secrète de ce jour deux des trois Oraisons ci-dessus, *page 119.*

L'Antienne de la Communion reproduit les paroles mystérieuses de l'Evangile que nous venons d'interpréter, et dans lesquelles la venue du

divin Esprit nous est montrée comme devant apporter en même temps la récompense aux croyants et le châtement aux incrédules.

COMMUNION

Lorsque le Paraclet, Esprit de vérité, sera venu, il convaincra le monde sur le péche, la justice et le jugement, alleluia, alleluia.

En offrant ses actions de grâces pour le divin Mystère auquel ils viennent de participer, la sainte Eglise enseigne à ses enfants, dans la Postcommunion, que l'Eucharistie a en même temps la vertu de nous purifier de nos péchés et de nous préserver des dangers auxquels nous vivons exposés.

POSTCOMMUNION

Assistez-nous , Seigneur notre Dieu, afin que par ce Mystère que nous venons de recevoir avec foi et sincérité, nous soyons purifiés de nos péchés et délivrés de tous périls. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

Le Prêtre ajoute à la Postcommunion du jour deux des trois Oraisons.

A VEPRES

Les Psaumes, l'Hymne et le Verset se trouvent à l'Ordinaire des Vêpres du Dimanche.

ANTIENNE DE *Magnificat*.

Je m en vais a celui qui m'a envoyé; mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur, alleluia.

ORAISON

O Dieu, qui unissez les esprits des fidèles en une même volonté, donnez à vos peuples d'aimer ce que vous leur commandez, de désirer ce que vous leur promettez ; afin qu'au milieu des changements de ce monde, nos cœurs demeurent fixés là où sont les seules joies véritables. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Amen.

Pour terminer cette journée, nous emprunterons cette belle Préface à l'antique Missel gothique publié par dom Mabillon, et qui a été en usage autrefois dans un grand nombre d'Eglises des Gaules.

CONTESTATIO

Il est digne et juste, équitable et salutaire, que nous vous rendions grâces en tout temps et en tous lieux, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel : mais dans ce jour de la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, une allégresse plus grande fait tressaillir nos cœurs. Car c'est ici le jour en lequel nous est apparue la cause des joies éternelles. C'est le jour delà résurrection de l'humanité et le principe de la vie qui ne doit pas finir. C'est le jour où dès le matin nous avons été rassasiés par votre miséricorde, où il a lui sur nous, celui qui est béni et qui vient au nom du Seigneur, celui qui est notre Dieu. C'est le jour où notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, accomplissant les prophéties au temps marqué, nous a visités après deux jours, en ressuscitant le troisième. C'est le jour béni par le souvenir de si grands bienfaits, que, par toute la terre, il est la source de la joie des mortels ; car si la mort a succombé sur la Croix même du Christ, la vie de tous les hommes s'est relevée dans sa Résurrection.

LE LUNDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Jésus ressuscité accorde un don inestimable à ses Apôtres, et de ce don procéderont deux Sacrements. Au sixième jour de la création, le Verbe divin avait répandu son souffle sur l'homme dont il avait formé le corps du limon de la terre, et tout aussitôt une âme portant l'image de Dieu vint animer ce corps. Au soir du jour de Pâques, le même Verbe manifesté dans sa chair ressuscitée survient tout à coup au milieu de ses Apôtres. « La paix soit avec vous, leur dit-il. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie (JOHAN. XX, 12). » Puis il souffle sur eux, et leur dit avec empire: « Recevez le Saint-Esprit. » Quel est ce souffle qui ne s'adresse pas à tout homme, mais qui est réservé pour quelques-uns ? Jésus l'explique aussitôt : ce souffle communique l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint est donné aux Apôtres, parce qu'ils sont les envoyés de Jésus, de même que Jésus est l'envoyé du Père.

Les Apôtres reçoivent donc cet Esprit divin pour le communiquer aux hommes, de même que Jésus l'a répandu en eux. La tradition de l'Eglise complète le récit succinct de l'Évangile. Deux Sacrements, ainsi que nous

l'avons dit, tirent leur origine de cet acte de Jésus ressuscité ; sa parole a déterminé ensuite les conditions rituelles sous lesquelles le double mystère devra s'accomplir.

Le premier de ces deux Sacrements est la Confirmation, pour l'institution de laquelle nous rendrons grâces aujourd'hui ; le second est l'Ordre, dont nous contemplerons dans quelques jours la dignité : l'un et l'autre, apanage glorieux du caractère épiscopal, qui renferme pour nous la source des dons qui furent conférés aux Apôtres pour la sanctification de l'homme.

Telle est l'importance du Sacrement de Confirmation pour le fidèle, que tant qu'il n'en a pas été marqué, il ne peut être regardé comme chrétien parfait. Sans doute, il jouit, en vertu de son Baptême, des prérogatives d'enfant de Dieu, de membre de Jésus-Christ, de fils de l'Eglise; mais le chrétien est un homme de lutte ; il doit confesser sa foi, tantôt devant les tyrans jusqu'à donner son sang, tantôt en présence du monde, dont les maximes séduisantes ou impérieuses chercheront à l'entraîner dans la défection, tantôt contre les démons, dont l'hostilité est redoutable aux serviteurs du Christ. Le sceau de l'Esprit-Saint imprimé sur son âme lui confère un degré de force que le Baptême n'apporte pas; de citoyen de l'Eglise qu'il était, la Confirmation en fait le chevalier de Dieu et de son Christ. Nous pouvons, il est vrai, combattre et vaincre avec la seule armure du Baptême ; Dieu nous en a assuré le pouvoir; car il sait que le Sacrement qui perfectionne le chrétien n'est pas toujours à notre portée : mais malheur à l'imprudent qui néglige l'occasion d'obtenir le complément de son Baptême ! Nous avons vu, au Samedi saint, avec quel empressement l'Evêque, lorsqu'il administrait en ce grand jour le sacrement de la régénération, achevait son œuvre en donnant l'Esprit-Saint à tous ceux qui venaient de renaître dans le Fils et de recevoir l'adoption du Père.

C'est en effet au Pontife qu'il appartient de dire à nous tous néophytes : « Recevez le Saint-Esprit. » La dignité de ce divin Esprit n'exige pas moins; et si quelquefois, à cause de la nécessité, un Prêtre est appelé par le Vicaire du Christ à administrer ce Sacrement auguste, il ne peut l'accomplir d'une manière valide qu'à la condition d'employer le Chrême consacré par l'Evêque ; en sorte que la puissance du Pontife y paraît toujours en première ligne.

Qu'il est sublime le moment où l'Esprit de force qui confirma les Apôtres eux-mêmes, descend sur les néophytes à genoux autour de l'Evêque ! Les bras du Pontife sont étendus au-dessus d'eux; il répand sur leurs âmes cet Esprit qu'il a reçu pour le communiquer; et afin que rien ne manque à la solennité du don qu'il va leur faire, il rappelle la prophétie d'Isaïe qui annonce la descente de l'Esprit sur le rejeton de Jessé élevant sa tige du sein des ondes du Jourdain. « O Dieu, dit-il, qui avez déjà régénéré vos serviteurs dans l'eau et le Saint-Esprit, envoyez maintenant du ciel sur eux cet Esprit aux sept dons: Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, Esprit de crainte de Dieu ; et marquez-les tout à l'heure du sceau de la croix du Christ (Pontificale romanum. De confirmandis. ISAI. XI.). »

Alors parait le Chrême sacré dont nous avons célébré les grandeurs au Jeudi saint. C'est ici le Sacrement du Chrême, pour parler le langage de l'antiquité, du Chrême en qui réside la vertu du Saint-Esprit. Le Pontife en marque au front chacun des néophytes, et l'Esprit-Saint imprime au même moment sur leurs âmes le sceau de la perfection du chrétien. Les voilà confirmés pour jamais. Qu'ils écoutent donc la voix du Sacrement qui s'est incorporé à eux, et nulle épreuve, nul péril ne seront au-dessus de leur courage. L'huile divine avec laquelle la croix a été tracée sur leur front lui a communiqué cette dureté de diamant que reçut le front du Prophète, et qui défiait tous les traits de ses adversaires (EZECH. III, 9).

Pour le chrétien, en effet, la force c'est le salut ; car la vie de l'homme est un combat (JOS. VII, 1). Gloire soit donc à Jésus ressuscité qui, prévoyant les assauts que nous aurions à soutenir, n'a pas voulu souffrir que nous fussions inégaux dans la lutte, et nous adonné dans l'admirable Sacrement de Confirmation cet Esprit divin qui procède de lui et du Père, afin qu'il fût notre force invincible ! Remercions-le aujourd'hui d'avoir ainsi complété en nous la grâce baptismale. Le Père qui a daigné nous adopter, a livré son propre Fils pour nous; le Fils nous donne l'Esprit pour habiter en nous: quelle créature que l'homme devenu ainsi l'objet des complaisances de la Trinité tout entière ! Cependant l'homme est pécheur, infidèle ; tant de merveilleux secours sont dépensés sur lui trop souvent en vain ! Rendons hommage à la divine bonté, en nous tenant unis à la sainte Eglise ; célébrons avec elle dans toute l'effusion de nos cœurs les mystères de miséricorde que l'Année liturgique ramène tour à tour sous nos yeux.

A Jésus ressuscité, notre bienfaiteur divin, présentons, au nom de son Eglise enrichie de dons si précieux, ce beau cantique pascal, emprunté encore aux anciens Missels de Saint-Gall.

SÉQUENCE

Que l'Eglise aujourd'hui entonne avec harmonie un cantique à son bien-aimé; qu'elle célèbre avec joie son retour triomphant.

Qu'elle essuie les larmes qui coulaient sur son beau visage ; qu'elle accueille dans des transports de joie, à son retour, celui dont naguère elle pleurait le trépas.

Il était venu des cieux, dans un élan d'amour pour elle : et par le sang de ses propres blessures il l'avait purifiée de la souillure qu'elle avait reçue de sa première mère.

Aujourd'hui son front brille illuminé des rayons de son Epoux : à ce moment où ses noces se célèbrent dans l'allégresse, la synagogue enveloppée d'un voile noir est expulsée de la salle du festin.

Attaché sur l'arbre de la croix par amour pour son Epouse, le Christ l'a rendue sacrée par l'eau sortie de son flanc ouvert.

Eve formée d'une côte de l'homme fut sa figure, ainsi que l'arche de Noé voguant sur les eaux.

Tout à l'heure elle était transplantée de son sol, et foulée cruellement par le tyran de Babylone. Touché de ses pleurs, ô Christ, vous avez abattu Babylone, et rappelé votre peuple sur la montagne de Sion.

La floraison de la nature entière nous représente en ce moment l'allégresse et les transports de votre Epouse ; ô Jésus, vous nous avez rachetés de votre sang, rendez-nous participants de votre triomphe.

Pour nous délivrer de captivité, vous avez frappé de mort les princes de l'Egypte, nos oppresseurs ; faites que nos pieds soient protégés, et qu'ils puissent fouler sans péril les serpents de feu dans le désert de ce monde.

Daignez enfin nous accorder d'arriver, sous votre conduite, à la terre promise. Amen.

LE MARDI DE LA CINQUIEME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Le troisième Sacrement, celui de la divine Eucharistie, a un rapport trop intime avec la Passion du Sauveur, pour que son institution eût été retardée jusqu'à la résurrection. Nous avons honoré , au Jeudi saint, l'acte solennel par lequel Jésus préluda au Sacrifice sanglant du lendemain, en inaugurant le mystère de son Corps et de son Sang, véritablement immolés dans la Cène eucharistique. Non seulement nous avons vu les Apôtres admis à participer, au nom de toutes les générations qui suivront jusqu'à la fin des siècles, à l'aliment céleste « qui donne la vie au monde (JOHAN. VI, 33) » ; mais encore nous avons entendu le Prêtre éternel leur conférer le pouvoir de faire désormais ce qu'il venait de faire lui-même. Le sublime mystère est établi pour jamais, le sacerdoce nouveau est institué; et Jésus ressuscité n'a plus qu'à instruire ses Apôtres sur la nature et l'importance du don qu'il daigna faire aux hommes en cette circonstance, et sur la manière dont ils devront exercer l'auguste pouvoir qu'il a placé en eux, lorsque l'Esprit-Saint descendu du ciel donnera à l'Eglise le signal d'user de toutes ses prérogatives.

A la dernière Cène, les Apôtres, encore grossiers, préoccupés de l'événement qui allait éclater, émus des paroles de leur Maître qui les avait avertis que cette Pâque était la dernière qu'il célébrerait avec eux, étaient hors d'état de comprendre tout ce que Jésus avait fait pour eux, lorsqu'il leur avait dit : « Prenez et mangez : ceci est mon corps ; buvez-en tous : ceci est mon sang. » Moins encore avaient-ils pu se rendre compte de l'étendue du pouvoir qu'ils avaient reçu de reproduire le mystère qui venait de s'opérer sous leurs yeux. C'était à Jésus ressuscité qu'il appartenait de leur dévoiler ces merveilles, et il le fait dans les jours où nous sommes. Le Sacrement de l'Eucharistie n'y a pas été institué; mais il y a été déclaré, exposé, glorifié par la bouche même de son divin instituteur; et cette circonstance contribue à rendre plus sacrée encore la période que nous traversons en ce moment.

De tous les Sacrements il n'en est aucun qui soit comparable en dignité à celui de la sainte Eucharistie ; les autres nous transmettent la grâce, mais celui-ci contient l'auteur même de la grâce; les autres sont seulement des Sacrements, et celui-ci est à la fois un Sacrement et un Sacrifice. Nous essaierons d'en développer toutes les magnificences, lorsque bientôt la radieuse fête du Saint-Sacrement apparaîtra sur le Cycle, et fera tressaillir de joie l'Eglise tout entière. Nous devons seulement aujourd'hui rendre l'hommage de nos adorations et de notre amour à Jésus, « le Pain vivant qui donne la vie au monde (JOHAN. VI, 33, 41) », et proclamer sa tendre sollicitude pour ses brebis, qu'il semble abandonner pour retourner à son Père, et au milieu desquelles son amour le retient dans cet auguste mystère, où sa présence, pour être invisible, n'en est pas moins réelle.

Soyez donc béni, Fils éternel du Père, qui dans les divins oracles de l'antique Alliance, nous aviez déjà révélé que « vos délices sont à d'être avec les enfants des hommes (Prov. VIII, 31) ». Vous nous le montrez aujourd'hui par ce merveilleux Sacrement qui concilie votre absence annoncée et votre séjour permanent au milieu de nous.

Soyez béni d'avoir voulu nourrir nos âmes comme vous nourrissez nos corps. Au Temps de Noël, nous vous vîmes naître en Bethléhem, qui signifie la *Maison du Pain*. C'était un Sauveur qui naissait alors pour nous, et c'était en même temps un aliment qui descendait du ciel pour nos âmes.

Soyez béni, ô vous qui, non content d'avoir opéré, à la dernière Cène, le plus admirable des prodiges, en changeant le pain en votre corps et le vin en votre sang, voulez encore que cette merveille se renouvelle en tous lieux et jusqu'à la fin des temps, pour soutenir et consoler nos âmes.

Soyez béni de n'avoir mis aucune limite à notre empressement de recourir à ce Pain de vie; mais de nous avoir au contraire encouragés à en faire notre nourriture habituelle, afin que nous ne soyons pas exposés à défaillir sur le chemin de cette vie.

Soyez béni de la générosité avec laquelle vous avez exposé jusqu'à votre honneur pour vous communiquer à nos âmes, vous résignant aux blasphèmes des hérétiques, aux profanations des mauvais chrétiens, à l'indifférence des tièdes.

Soyez béni, divin Agneau, qui scellez la nouvelle Pâque par l'effusion de votre sang, et convoquez le nouvel Israël à s'asseoir à la table où votre sacré Corps est offert pour aliment à vos fidèles, qui viennent y puiser la vie à sa source même, et prendre leur part des joies ineffables de votre résurrection.

Soyez béni, ô Jésus, d'avoir institué, dans la divine Eucharistie, non seulement le plus noble des Sacrements, mais encore le plus auguste de tous les Sacrifices, celui par lequel nous pouvons offrir à l'éternelle Majesté le seul hommage digne d'elle, lui présenter une action de grâces proportionnée à ses bienfaits, lui fournir une réparation surabondante pour nos péchés, enfin demander et obtenir toutes les grâces dont notre vie passagère a besoin.

Soyez béni, ô notre Emmanuel, qui, dans les jours de votre vie mortelle aviez promis de nous donner ce Pain et ce breuvage; qui, la veille du jour où vous deviez souffrir, daignâtes nous laisser ce divin Sacrement comme le Testament de votre amour, et qui, dans les dernières heures de votre séjour visible ici-bas, en avez manifesté les excellences à vos Apôtres, afin que notre foi s'élevât à la hauteur du don que vous nous faites.

Nous vous l'offrons, cet hommage de la foi en votre parole, ô notre divin Ressuscité ! Nous confessons que, dans cet auguste Mystère, le pain est changé en votre Corps et le vin en votre Sang; et nous le croyons ainsi parce que vous l'avez dit, et que rien n'est au-dessus de votre puissance.

A la louange de notre divin Agneau pascal qui daigne se donner en nourriture à ses fidèles, chantons ce beau cantique que Notker composa pour l'Eglise de Saint-Gall.

SÉQUENCE

Le jour est venu où le festin de l'Agneau pascal nous convie ;

Que les âmes chrétiennes se montrent dignes, par une vie pure, d'un tel mets et d'un tel breuvage.

C'est pour elles que l'Agneau, Pontife souverain, s'est offert à Dieu.

Comme les portes des Israélites, leur front est marqué de son sang. Ce sang divin les met à couvert du désastre qui fond sur l'Egypte,

Lorsque ce cruel ennemi est submergé dans la mer Rouge.

Que les fidèles aient la ceinture, symbole de pureté ; que leurs pieds soient chaussés contre la morsure des serpents ;

Qu'ils tiennent sans cesse à la main le bâton spirituel, pour repousser les chiens infernaux :

Ainsi ils mériteront d'avoir part à la Pâque de Jésus, cette Pâque qui l'a vu remonter victorieux du tombeau.

La nature qui renaît plus brillante et plus belle au moment où ressuscite le Christ, apprend aux fidèles

De quelle vie supérieure ils doivent vivre avec lui, après avoir passé par la mort.

Amen.

LE MERCREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Coeli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
---	---

La miséricorde du Rédempteur a donné naissance au quatrième Sacrement, dont nous contempions aujourd'hui les merveilles. Jésus connaît la faiblesse de l'homme : il sait que, chez le plus grand nombre, la grâce reçue dans le Baptême ne se conservera pas, que le péché viendra le plus souvent flétrir cette plante que la rosée du ciel avait nourrie, et qui, après sa croissance et sa floraison, devait être transplantée dans les jardins de l'éternité. N'y aura-t-il plus d'espoir qu'elle revive, cette fleur autrefois si suave, maintenant fanée comme l'herbe des champs que la faux a coupée ? Celui-là seul qui l'avait produite pourrait lui rendre la vie. O prodige de bonté ! c'est ainsi qu'il a daigné agir. Plus jaloux du salut du pécheur que de sa propre gloire, il a préparé, comme disent les Pères, une seconde planche pour le second naufrage. Le saint Baptême avait été la première après le premier naufrage; mais le péché mortel est venu replonger rame dans l'abîme. Désormais retombée au pouvoir de son ennemi, elle gémit dans des liens qu'il n'est pas en son pouvoir de rompre, et ces liens l'enchaînent pour l'éternité.

Aux jours de sa vie mortelle, Jésus, qui était venu « non pour juger le monde, mais pour le sauver (JOHAN. XII, 47) », annonça, dans sa compassion pour les âmes qu'il venait racheter, que ces liens encourus par l'ingratitude du pécheur céderaient devant un pouvoir qu'il daignerait un jour établir. Parlant à ses Apôtres, il leur déclara « que tout ce qu'ils auraient délié sur la terre serait en même temps délié dans le ciel (MATTH. XVIII, 18) ». Depuis cette parole si solennelle, Jésus a offert son Sacrifice sur la croix; son sang d'un prix infini a coulé pour l'expiation surabondante des péchés du monde. Un tel Rédempteur ne saurait oublier l'engagement qu'il a pris. Rien au contraire ne lui tient plus à cœur que de le remplir; car il connaît les redoutables périls que court notre salut. Le soir même de sa résurrection, il apparaît à ses Apôtres, et

dès les premières paroles qu'il leur adresse, il s'empresse de dégager la promesse qu'il fit autrefois. On y sent comme une miséricordieuse impatience de ne pas laisser plus longtemps l'homme dans ces liens humiliants et terribles qu'il a encourus. A peine a-t-il répandu dans leurs âmes son Esprit-Saint en soufflant sur eux, que tout aussitôt il ajoute : « Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur sont remis (JOHAN. XX, 23) ». Et remarquez ici, avec toute l'Eglise, l'énergie de ces paroles : « ils leur *sont* remis. » Jésus ne dit pas : « ils leur *seront* remis ». Ce n'est plus la promesse, c'est le don lui-même. Les Apôtres n'ont pas fait usage encore du divin pouvoir que Jésus leur confère, et déjà toutes les sentences d'absolution qu'eux et leurs successeurs dans ce noble ministère rendront jusqu'à la fin des siècles, sont confirmées au ciel.

Gloire soit donc à notre divin Ressuscité qui a daigné abaisser toutes les barrières de sa justice, pour laisser passage au torrent de sa miséricorde ! Que toute créature humaine chante à son honneur ce beau cantique dans lequel David, entrevoyant les merveilles qui devaient apparaître dans la plénitude des temps, célébrait cette *Rémission des péchés*, dont les Apôtres devaient faire l'un des articles de leur Symbole. « O mon âme, s'écriait le Roi-Prophète, bénis le Seigneur; que toutes tes puissances s'unissent pour exalter son saint Nom ; car c'est lui-même qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes maladies, et qui rachète ton âme du trépas.

« Semblable à l'aigle, tu recouvres ta première jeunesse; car le Seigneur est miséricordieux jusqu'à l'excès, et sa colère n'est pas éternelle contre nous. Il a daigné ne pas nous traiter selon nos péchés, et maintenant nos iniquités sont aussi loin de nous que l'orient l'est du couchant.

« Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi le Seigneur a eu pitié de ceux qui le craignent; car il connaît l'argile dont nous sommes formés. Il sait que nous ne sommes que poussière, que la vie de l'homme est comme la durée de l'herbe des champs. Il sait que le souffle qui nous anime passe en un moment, et qu'après un peu de temps, on ne retrouve déjà plus la trace de l'homme ici-bas. Mais la miséricorde du Seigneur est en rapport avec son éternité ; et jusqu'à la fin, il daigne l'offrir à ceux qui le craignent. Bénis donc le Seigneur, ô mon âme (Psalm. CII) ! »

Mais nous, enfants de la promesse, nous connaissons mieux encore que David l'étendue des miséricordes du Seigneur. Jésus ne s'est pas contenté de nous dire que le pécheur recourant avec un humble repentir à la divine Majesté au plus haut des cieux, pourra obtenir son pardon; car la réponse de miséricorde n'étant pas sensible, une anxiété terrible viendrait trop souvent traverser notre espérance ; ce sont des hommes qu'il a chargés de traiter avec nous en son nom. « Afin que toute créature sache que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre (LUC. V, 24) », il a donné pouvoir à ses délégués de prononcer sur nous une sentence d'absolution que nos oreilles seront à même d'entendre, et qui portera jusqu'au fond de nos âmes repentantes la douce confiance du pardon.

O Sacrement ineffable par la vertu duquel le ciel, qui sans lui serait resté presque désert, est peuplé d'innombrables élus, « qui chanteront éternellement les miséricordes du Seigneur (Psalm. LXXXVIII) » ! O puissance irrésistible des paroles de l'absolution, qui empruntent sa force

infinie au sang de la Rédemption, et entraînent après elles toutes les iniquités qui vont se perdre dans l'abîme des divines miséricordes ! L'éternité des douleurs eût roulé sur ces iniquités toutes ses vagues brûlantes, sans leur apporter l'expiation ; et il a suffi de la parole sacerdotale : *Je vous absous*, pour les faire évanouir sans retour.

Tel est le divin Sacrement de la Pénitence, où, en retour de l'humble confession de ses péchés et du regret sincère de les avoir commis, l'homme rencontre le pardon, et non une fois dans sa vie, mais toujours ; non pour un genre de péchés, mais pour tous. Dans son envie contre le genre humain racheté par un Dieu, Satan a voulu ravir un tel don à l'homme, en lui ôtant la foi à cet ineffable bienfait de Jésus ressuscité. Que n'a pas dit l'hérésie contre cet auguste Sacrement ? D'abord elle osa prétendre qu'il obscurcissait la gloire du saint Baptême, tandis qu'au contraire il l'honore en la renouvelant sur les ruines du péché. Plus tard, elle voulut exiger comme absolument nécessaires au Sacrement des dispositions tellement parfaites, que l'absolution trouverait l'âme déjà réconciliée avec Dieu : piège dangereux dans lequel le jansénisme sut prendre un si grand nombre de chrétiens, perdant les uns par l'orgueil, et les autres par le découragement. Enfin elle a produit ce dicton huguenot trop souvent répété dans notre société incroyante : « Je confesse mes péchés à Dieu » ; comme si Dieu offensé n'était pas maître de fixer les conditions auxquelles il veut bien remettre l'offense.

Les divins Sacraments ne peuvent être acceptés que par la foi ; et cela doit être, puisqu'ils sont divins ; mais celui de la Pénitence est d'autant plus cher au fidèle, qu'il humilie plus profondément son orgueil, en le contraignant de demander à l'homme ce que Dieu aurait pu directement accorder. « Allez, et faites-vous voir aux prêtres (LUC. XVII, 14) », disait Jésus aux lépreux qu'il lui plaisait de guérir : nous devons trouver tout simple qu'il procède de même quand il s'agit de la lèpre des âmes.

Offrons aujourd'hui à notre généreux Rédempteur l'hommage de cette Hymne pascale que la sainte Eglise emploie en ces jours à l'Office de la nuit.

HYMNE

Eternel roi des habitants des Cieux, Créateur de l'univers, Fils de Dieu, qui avant tous les siècles fûtes toujours égal au Père ;

Lorsque le monde naquit à votre parole, artisan de l'homme, vous donnâtes à Adam vos propres traits, et votre puissance réunit en lui un noble esprit à un corps sorti de la poussière.

L'envie et l'artifice du démon entraînèrent bientôt la race humaine dans une dégradation honteuse ; revêtu de la chair, vous êtes venu rétablir l'œuvre perdue dont vous aviez été l'ouvrier.

Né d'abord de la Vierge, en ces jours vous naissez de nouveau du sépulcre ; et nous qui étions déjà ensevelis, vous nous commandez de nous lever d'entre les morts.

Pasteur éternel, vous lavez votre troupeau dans l'eau baptismale ; cette eau est la fontaine où se purifient les âmes ; elle est le tombeau où disparaît le péché.

Attaché comme Rédempteur à la croix qui nous était due, vous avez prodigué votre sang, la rançon de notre salut.

Pour être à jamais, ô Jésus, la joie pascale de nos âmes, daignez sauver de la cruelle mort du péché ceux que vous avez fait renaître à la vie.

A Dieu le Père soit la gloire ! gloire au Fils ressuscité d'entre les morts ! et gloire au Paraclet dans les siècles éternels !
Amen.

LE JEUDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Jésus a pourvu dans les quatre premiers Sacrements aux divers besoins spirituels de l'homme durant sa vie. Le Baptême est la naissance du fidèle, la Confirmation vient l'armer pour le combat, l'Eucharistie est sa nourriture, la Pénitence son remède ; mais le dernier moment de la vie, le plus grave et le plus redoutable de tous, celui qui décide de l'éternité pour chacun de nous, ne semble-t-il pas exiger un secours sacramentel d'un genre nouveau ? Le passage de cette existence à celle qui va la suivre, cette heure d'angoisse et d'espérance, serons-nous réduits à regretter que le Rédempteur n'ait pas songé à les assister de sa protection par l'institution d'un rite destiné à produire le secours spécial dont le mourant éprouve à ce moment le besoin extrême ? Jésus a pourvu à tout, et la grâce de la rédemption a su revêtir une nouvelle forme pour nous visiter et nous fortifier dans cette dernière crise.

Dès avant sa Passion, il montra un indice de ce qu'il méditait pour l'avenir. Envoyant ses disciples devant lui, afin de préparer les peuples à sa prédication, il leur commanda d'oindre les malades avec l'huile ; et les disciples, fidèles à l'ordre de leur Maître, voyaient les infirmes, après l'emploi de ce remède mystérieux, se lever de leurs lits, guéris et consolés (Marc, VI, 13). Mais lorsque, après sa résurrection, notre divin

Rédempteur s'occupe de doter son Eglise, c'est alors que, pour alléger les douleurs futures de cette mère commune, il assure à ses fils mourants la douce consolation d'un puissant Sacrement établi uniquement pour eux. L'huile est le symbole de la force ; l'athlète qui veut lutter dans l'arène en baigne ses membres pour les rendre plus agiles et plus souples. C'est pour cette raison que Jésus la choisit comme élément sacramentel, lorsqu'il voulut assurer notre âme régénérée par le Baptême la vigueur dont elle allait avoir besoin dans les luttes du salut. L'heure de la mort est aussi un combat, et ce combat est le plus redoutable de tous. A ce moment, Satan, sur le point de voir échapper la proie qu'il a convoitée durant toute une vie, redouble d'efforts pour s'en saisir. L'homme, au bord des abîmes de l'éternité, est circonvenu tour à tour par les attaques d'une confiance présomptueuse et celles d'un découragement contraire à l'espérance. D'ici à quelques instants, il va se trouver aux pieds du juge dont la sentence est sans appel ; et les restes du péché gênent encore les mouvements de son âme. Quelle sera sa force dans cette dernière lutte qui va décider du succès final de toutes celles qui ont précédé dans la vie? N'est-il pas temps que Jésus vienne au secours avec un Sacrement, et un Sacrement qui puisse fournir à son athlète des forces égales à la situation ? Il est venu, notre divin Ressuscité, et sa main sacrée a préparé l'huile de la dernière Onction, non moins puissante que celle de la première : application suprême du sang rédempteur, «qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur (BOSSUET. Oraison funèbre de Madame Henriette) ».

Et voyez les effets de cette onction que l'Apôtre saint Jacques, instruit de la bouche même du Sauveur, nous décrit dans son Epître. C'est « la rémission même des péchés (Jacob, V, 15) » ; de ces péchés que la conscience, même attentive, n'avait pas aperçus, et qui n'en pèsent pas moins sur l'âme ; de ces restes du péché remis quant à la culpabilité, mais dont les cicatrices n'étaient pas entièrement fermées et exerçaient encore une influence maligne. L'huile sainte s'en va parcourant miséricordieusement chacun des sens qui tour à tour s'avouent pécheurs, et reçoivent aussi tour à tour la purification qui leur est propre. Ces portes ouvertes si périlleusement du côté du monde se ferment l'une après l'autre, et l'âme n'est plus attentive que du côté de l'éternité. Vienne maintenant l'ennemi ; ses attaques n'auront pas de prise. Il comptait sur un adversaire tout terrestre, blessé déjà en cent combats, et il va rencontrer un athlète du Seigneur, plein de vigueur et préparé pour la défense. Le divin Sacrement a opéré cette transformation.

Mais telle est l'étendue des effets de cette onction sacramentelle, qu'étant instituée principalement pour le renouvellement des forces de l'âme, elle a reçu aussi la vertu de rétablir les forces du corps et de rendre la santé aux malades. C'est ce que nous enseigne le même Apôtre saint Jacques. « Le Seigneur, nous dit-il, accordera le soulagement au malade, qui trouvera sa guérison dans l'efficacité de la prière de la foi. » La formule sacrée qui accompagne chaque onction dans ce Sacrement a donc la vertu de restaurer les forces physiques de l'homme, en même temps qu'elle chasse les restes du péché, principale cause des misères de l'homme en son corps aussi bien que dans son âme. Tel est le sens des paroles de saint Jacques interprétées par la sainte Eglise; et l'expérience

nous montre encore assez souvent que le divin instituteur de ce Sacrement miséricordieux n'a pas oublié la double promesse dont il a daigné enrichir ce rite auguste. C'est dans cette confiance que le prêtre, après avoir fait les onctions sacrées sur les membres du malade, s'adresse ensuite à Dieu, dans de touchantes supplications, pour lui demander de rendre les forces corporelles à celui dont l'âme vient d'expérimenter la puissance du céleste remède ; et la sainte Eglise regarde comme tellement fondé sur la parole du Christ l'effet sacramentel de l'Extrême-Onction quant au soulagement du corps, qu'elle ne compte pas parmi les miracles proprement dits les guérisons opérées par ce Sacrement.

Offrons donc au vainqueur de la mort l'hommage de notre reconnaissance, à la vue de ce nouveau bienfait de sa compassion pour ses frères. Il a daigné passer par toutes nos misères; la mort même, nous l'avons vu, n'a pas été exceptée, et les langueurs de l'agonie ne lui ont pas été épargnées. Lorsque, sur l'arbre de la Croix, il était en proie à toutes les angoisses du pécheur mourant, bien qu'il fût la sainteté même, il daigna

penser à notre dernier combat, et, dans sa bonté, il dirigea sur les chrétiens agonisants un jet de son sang précieux. De là est provenu le divin Sacrement de l'Extrême-Onction, qu'il promulgue en ces jours, et pour lequel nous lui présentons aujourd'hui nos humbles actions de grâces.

L'Hymne suivante, composée par saint Ambroise, et usitée dans l'Eglise de Milan au Temps pascal, célèbre avec l'énergie ordinaire au saint Docteur la puissance de salut que renfermait la mort du Christ, puissance qui s'est fait sentir de La façon la plus expressive sur le larron expirant à la droite de Jésus.

HYMNE

Environné de sa lumière sereine, le jour de Pâques est le saint et véritable jour de Dieu, le jour où la vertu du sang divin efface le crime et la honte de l'homme.

Ce jour rend la foi à ceux qui étaient perdus sans elle, il restitue la lumière aux aveugles : qui ne sentirait ses craintes dissipées, à la vue du larron recevant son pardon ?

Cet homme qui a échangé la croix contre la récompense, a gagné Jésus par sa foi d'un moment ; et hâtif dans sa marche, devenu juste en un instant, il est entré au royaume de Dieu.

Les Anges, à ce spectacle, sont dans l'étonnement ils ont sous les yeux le Christ en proie au supplice, et voient un coupable s'attacher à lui et saisir la vie bienheureuse.

O mystère digne d'admiration ! pour effacer la lèpre du monde, pour enlever les péchés de tous, c'est une chair qui purifie les vices de la chair.

Quoi de plus merveilleux que de voir le péché cherchant la grâce, l'amour détruisant la crainte, la mort restituant la vie.

Cette mort, la voici qui dévore l'hameçon, et qui se prend dans ses propres liens ; celui qui est la vie de tous daigne mourir pour rendre à tous la vie.

La mort avait passé par tous les hommes, la résurrection leur devient commune à tous ; transpercée du coup qu'elle a porté, la mort gémit en voyant que seule elle va périr.

Gloire soit à vous, Seigneur, qui êtes ressuscité d'entre les morts ! Gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles éternels ! Amen.

LE VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Cœli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
--	---

Nous avons contemplé le Rédempteur instituant les secours sacramentels par lesquels l'homme est élevé et maintenu à l'état de la grâce sanctifiante, depuis le moment de son entrée en ce monde jusqu'à celui de son passage à la vision éternelle de Dieu. Il nous faut maintenant considérer le sublime Sacrement que Jésus a établi pour être la source de laquelle émane sur les hommes cette grâce divine qui prend toutes les formes et s'adapte à tous nos besoins.

L'Ordre est ce Sacrement, et il est ainsi appelé parce qu'il est communiqué à des degrés différents aux membres de l'Eglise qui en sont honorés. De même qu'au ciel les saints Anges sont gradués selon divers rangs inégaux en lumière et en puissance, en sorte que les rangs supérieurs influent sur ceux qui leur sont inférieurs, ainsi dans le Sacrement de l'Ordre, tout est ordonné d'après une harmonie semblable, en sorte que le degré supérieur influe sur celui qui est au-dessous cette puissance et cette lumière qui est la propriété de la Hiérarchie ecclésiastique.

Hiérarchie signifie *Principauté sacrée*. Cette principauté éclate dans le Sacrement de l'Ordre par trois degrés: l'Episcopat, la Prêtrise, et le Diaconat, dans lequel il faut comprendre les Ordres inférieurs qui en ont été détachés. On appelle cet ensemble Hiérarchie d'Ordre, pour le distinguer de la Hiérarchie de Juridiction. Cette dernière, destinée au gouvernement de la société chrétienne, se compose du Pape, des Evêques

et des membres du clergé inférieur auxquels ils ont délégué une portion de leur pouvoir de gouvernement. Nous avons vu comment cette Hiérarchie prend sa source dans l'acte souverain par lequel Jésus, Pasteur des hommes, a donné à Pierre les clefs du Royaume de Dieu. La Hiérarchie d'Ordre, liée intimement à la première, a pour objet la sanctification des hommes par les dons de la grâce dont elle est dépositaire ici-bas.

Au soir de la Pâque, ainsi que nous l'avons rappelé déjà plusieurs fois, Jésus se présente à ses Apôtres et leur dit : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » Or le Père a envoyé son Fils afin qu'il fût le Pasteur des hommes, et nous avons entendu Jésus dire à Pierre de paître agneaux et brebis. Le Père a envoyé son Fils afin qu'il fût le Docteur des hommes, et nous avons vu Jésus confier à ses Apôtres le dépôt des vérités qui seront l'objet de notre foi. Mais le Père a envoyé son Fils pour être aussi le Pontife des hommes ; il faut donc que Jésus laisse sur la terre, pour y être exercée jusqu'à la fin, cette charge de Pontife qu'il a exercée lui-même dans toute sa plénitude. Or, qu'est-ce que le Pontife ? C'est l'intermédiaire entre le ciel et la terre ; c'est lui qui rattache l'homme à Dieu, qui offre le Sacrifice par lequel la majesté divine est honorée et le péché de l'homme répare ; c'est lui qui purifie la conscience du pécheur et le rend juste ; lui enfin qui l'unit à Dieu par les mystères dont il est le dispensateur.

Jésus, notre Pontife, a accompli toutes ces choses par l'ordre du Père ; mais le Père veut qu'elles se continuent ici-bas, lorsque son Fils sera monté aux cieux. Il faut donc que Jésus communique à quelques hommes sa qualité de Pontife par un Sacrement particulier, de même qu'il a conféré à tous ses fidèles l'honneur de devenir ses membres dans le Baptême. L'Esprit-Saint opérera dans ce nouveau mystère, à chacun des degrés du Sacrement. Ce fut lui dont l'opération toute divine produisit la présence du Verbe incarné dans le sein de la Vierge ; ce sera lui qui imprimera sur l'âme de ceux qui lui seront présentés le caractère auguste de Jésus, le Prêtre éternel. Aussi avons-nous vu notre divin Ressuscité, après les paroles que nous venons de rappeler, envoyer son souffle sur les Apôtres et leur dire : « Recevez le Saint-Esprit » , montrant ainsi que c'est par une infusion spéciale de l'Esprit du Père et du Fils que ces hommes sont mis en état d'être envoyés par le Fils, comme le Fils l'a été « lui-même par le Père ».

Mais ce ne sera pas par le souffle, qui est réservé au Verbe, principe de vie, que les Apôtres et leurs successeurs conféreront ce nouveau Sacrement. Ils imposeront les mains sur ceux qui auront été élus pour cette charge et cet honneur. A ce moment l'Esprit divin couvrira de son ombre ceux qui ont été mis à part et destinés à cette initiation suprême. La transmission du don céleste se fera ainsi de génération en génération, selon les degrés respectifs, conformément à la volonté de l'Hiérarque par lequel et avec lequel l'Esprit-Saint opère ; et lorsque Jésus redescendra pour juger le monde, il retrouvera transmis et conservé intact sur la terre ce caractère qu'il imprima lui-même en ses Apôtres lorsqu'il leur conféra son Esprit.

Contemplons avec amour cette échelle lumineuse de la sainte Hiérarchie que Jésus a dressée pour nous conduire jusqu'au ciel. Au sommet, et

dominant les autres degrés, resplendit l'Episcopat qui contient en lui la plénitude de l'Ordre, avec la fécondité pour produire de nouveaux Pontifes, de nouveaux Prêtres, de nouveaux Diacres. Le pouvoir d'offrir le Sacrifice éternel réside en lui, les clefs pour ouvrir et fermer le ciel reposent dans ses mains, tous les Sacrements sont en son pouvoir, la consécration du Chrême et de l'huile sainte lui appartient ; il ne bénit pas seulement, il consacre.

Au-dessous de lui paraît le Prêtre qui est son fils, qu'il a engendré par l'imposition de ses mains; le Prêtre, dont le caractère est si auguste, mais qui ne possède pas cependant la plénitude du caractère de l'Homme-Dieu. Ses mains, toutes sanctifiées qu'elles sont, n'ont pas reçu la fécondité pour produire d'autres prêtres; il bénit, mais il ne consacre pas; il reçoit de l'Evêque le Chrême sacré qu'il est impuissant à faire. Sa dignité est grande cependant ; car le pouvoir d'offrir le Sacrifice est en lui. et son hostie divine est la même que celle du Pontife. Il remet les péchés aux fidèles que le Pontife a placés sous sa conduite. L'administration solennelle du Baptême lui est confiée, quand l'Evêque ne l'exerce pas lui-même, et l'Extrême-Onction lui appartient en propre.

Le degré inférieur est celui du Diacre qui est le serviteur du Prêtre, selon la signification de son nom. Dépourvu du sacerdoce, il ne peut offrir le Sacrifice, il ne peut remettre les péchés, il ne peut donner l'Onction aux mourants ; mais il assiste et sert le Prêtre à l'autel, et pénètre jusque dans la nuée mystérieuse où s'accomplit l'auguste mystère. Les fidèles l'entendent lire avec solennité le saint Evangile du haut de l'ambon. La divine Eucharistie est confiée à sa garde, et il pourrait, au défaut du Prêtre, la distribuer au peuple. Le Baptême pourrait être, dans le même cas, administré par lui solennellement, et il a reçu le pouvoir d'annoncer au peuple la divine parole.

Tels sont les trois degrés de la Hiérarchie d'Ordre, correspondant, selon la doctrine du grand saint Denys, aux trois degrés par lesquels l'homme arrive à s'unir à Dieu: la purification, l'illumination et la perfection. Au Diacre de préparer le catéchumène et le pécheur, en les instruisant de la Parole divine qui les délivrera des erreurs de l'esprit, et leur fera concevoir le repentir de leurs fautes avec le désir d'en être délivrés; au Prêtre d'éclairer ces âmes, de les rendre lumineuses par le saint Baptême, parla rémission des péchés, par la participation à l'hostie sacrée ; au Pontife de répandre en elles les dons de l'Esprit-Saint, et de les élever, par la contemplation de ce qu'il est lui-même, jusqu'à l'union avec Jésus-Christ, dont il possède le complet caractère de Pontife. C'est là le Sacrement de l'Ordre, moyen essentiel du salut des hommes, canal nécessaire des grâces infinies de la divine Incarnation, et qui perpétue sur la terre la présence et l'action du Rédempteur.

Rendons grâces à Jésus pour ce bienfait inénarrable, et honorons comme le trésor de la terre ce Sacerdoce nouveau qu'il a inauguré en lui-même, et qu'il a ensuite confié à des hommes chargés de continuer dans sa plénitude la mission que le Père lui avait donnée. L'action sacramentelle est le grand ressort du monde ; elle est entre les mains du Sacerdoce. Prions pour ceux qui sont établis dans ces degrés redoutables ; car ces

degrés sont tout divins, et ceux qui les occupent ne sont que des hommes. Ils ne forment point une tribu, une caste, comme le sacerdoce de l'ancienne Alliance ; l'imposition des mains les enfante de toute race, de toute famille, et inférieurs par nature aux saints Anges, ils sont au-dessus d'eux par leurs fonctions.

Célébrons aujourd'hui la résurrection du Pontife éternel par ce joyeux cantique que nous fournit l'antique Missel de l'Eglise de Liège.

SÉQUENCE

Ange, dis-nous de quelles régions tu arrives, porteur d'une nouvelle allégresse pour le monde ?

Qui t'amène de nouveau sur la terre que nous habitons ?

Il nous répond d'un visage tranquille, et de sa douce voix il nous dit : « Alleluia ! »

« Un Esprit céleste m'a annoncé l'admirable prodige du Christ ;

« Il s'est mis à célébrer le Roi des cieux sorti du tombeau.

« Tout aussitôt j'ai pris mes ailes rapides, et traversant joyeusement et sans résistance la région de l'air,

« Je suis revenu près de vous, serviteurs de Dieu, afin de vous apprendre que la loi ancienne est abolie, et que la grâce nouvelle a commencé son règne. »

Instruits par l'Ange, chantez, serviteurs de Dieu, d'une voix mélodieuse : « Le Christ aujourd'hui nous a délivrés de la mort cruelle.

« Le Père avait livré son Fils, et les esclaves l'ont mis à mort pour notre salut.

« Le Fils a subi volontairement le trépas, pour nous racheter nous-mêmes de la mort éternelle. »

Maintenant donc, ô brebis, livrez-vous au repos, et jouissez d'une vie sans fin.

Serviteurs de Dieu, unissez vos voix et chantez la Pâque sacrée.

Le Christ est notre Paix. Alleluia.

LE SAMEDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS PÂQUES

V/. In resurrectione tua, Christe, alleluia, R/. Coeli et terra laetentur, alleluia.	V/. A votre résurrection, ô Christ ! alleluia, R/. Le ciel et la terre sont dans l'allégresse, alleluia.
---	---

En ce jour consacré à Marie, nous ouvrirons le saint Evangile, et nous y lirons ces paroles : « Il se rit des noces à Cana de Galilée, et la Mère de Jésus était là (JOHAN II, 1). » Le récit sacré ajoute immédiatement que Jésus et ses disciples furent également invités à ces noces ; mais ce n'est pas sans une raison profonde que l'Esprit-Saint qui conduisait la main de l'Evangéliste a voulu qu'il lit d'abord mention de Marie. Il voulait nous apprendre que cette Mère des hommes étend sa protection sur l'alliance conjugale, quand cette alliance est contractée sous les yeux et avec la bénédiction de son fils.

Le Mariage est grand aux yeux de Dieu lui-même. Il l'établit dans le Paradis terrestre en faveur de nos premiers parents encore innocents, et il en détermina dès ce jour les conditions, déclarant que l'unité serait sa base, que la femme n'appartiendrait qu'à un seul homme, et l'homme qu'à une seule femme ; mais il ne manifesta pas dès lors le type glorieux que cette noble unité devait reproduire. Ayant résolu de faire sortir d'une même souche, par génération successive, tous les membres de la famille humaine, à la différence des Anges qui n'ont pas procédé les uns des autres, mais ont été créés simultanément, le Créateur a compté sur le Mariage pour l'accomplissement de ses desseins. Les élus dont il veut former sa cour dans les cieux, qui doivent renforcer les rangs des Esprits bienheureux décimés par la défection des anges déchus, c'est par le Mariage qu'il les obtiendra. Aussi le bénit-il, aux premiers jours du monde, d'une bénédiction permanente qui, comme nous l'enseigne l'Eglise dans la sainte Liturgie, « n'a été enlevée ni par la sentence que le Seigneur prononça à l'origine contre l'homme pécheur, ni par les eaux vengeresses du déluge (Missale romanum. Praefatio super sponsam). »

Mais avant même que ce second châtiment tombât sur notre race coupable, dans le cours de cette première période où « toute chair avait corrompu sa voie (Gen. VI, 12) », le Mariage déchu de l'élévation où le Créateur l'avait placé. Détourné de sa noble fin, abaissé au niveau d'une vulgaire satisfaction pour les sens, il perdit l'unité sacrée qui faisait sa gloire. La polygamie d'une part, le divorce de l'autre, vinrent lui enlever son caractère primitif : de là l'anéantissement de la famille honteusement sacrifiée au plaisir, de là aussi la dégradation du rôle de la femme, réduite à n'être plus qu'un objet de convoitise. La grande leçon du déluge n'arrêta pas cette décadence chez les petits-fils de Noé ; elle ne tarda pas à reprendre son cours, et la

loi de Moïse n'eut pas en elle-même l'énergie nécessaire pour faire remonter le Mariage à la dignité de son institution première.

Il fallait pour cela que le divin auteur de l'alliance conjugale descendît sur la terre. Lorsque les misères de l'humanité furent arrivées à leur comble, il parut au milieu des hommes, ayant pris en lui-même leur nature, et il déclara qu'il était l'Epoux (MATTH. IX, 15), celui que les Prophètes et le divin Cantique avaient annoncé comme devant un jour prendre une Epouse parmi les mortels. Cette Epouse qu'il s'est choisie, c'est la sainte Eglise, c'est-à-dire l'humanité purifiée par le Baptême et ornée des dons surnaturels. Il l'a dotée de son sang et de ses mérites, et il se l'est unie pour l'éternité. Cette Epouse est unique ; dans son amour, il l'appelle de ce nom : « mon unique (Cant. VI, 8) ». Et elle ne saurait non plus avoir d'autre Epoux que lui. Ainsi est révélé le type divin de l'alliance conjugale qui, comme nous l'enseigne l'Apôtre, puise son mystère et sa grandeur dans l'union du Christ avec son Eglise (Eph. V, 32). La fin de ces deux alliances est commune, et elles s'enchaînent l'une à l'autre. Jésus aime son Eglise d'un amour d'Epoux; mais son Eglise procède du mariage humain qui lui donne ses fils, et la renouvelle sans cesse sur la terre. Jésus devait donc relever le Mariage, le ramener à ses conditions primitives, l'honorer comme le puissant auxiliaire de ses desseins.

D'abord, ainsi que nous l'avons vu au deuxième Dimanche après l'Epiphanie, lorsqu'il veut inaugurer son ministère par le premier de ses miracles, il choisit la salle nuptiale de Cana. En acceptant l'invitation de paraître à des noces auxquelles déjà sa Mère avait été conviée, on sent qu'il vient relever par sa divine présence la dignité du contrat sacré qui doit unir les deux époux, et que l'antique bénédiction du Paradis terrestre se renouvelle en leur faveur. Maintenant qu'il a commencé à se manifester comme le Fils de Dieu auquel la nature obéit, il va ouvrir sa prédication. Ses enseignements qui ont pour but de ramener l'homme aux fins de sa création, s'appliqueront souvent et expressément à la réhabilitation du Mariage. Il proclamera le principe de l'unité, en faisant appel à l'institution divine. Il répétera avec autorité la parole du commencement : « Qu'ils soient deux « dans une même chair » ; deux et non trois, et non dix. Proclamant l'indissolubilité du lien sacré, il déclarera que l'infidélité de l'un des époux outrage ce lien, mais qu'elle ne saurait le rompre; car, dit-il, « l'homme ne saurait séparer ce que Dieu même a uni (MATTH. XIX, 6) ». Ainsi est rétablie la famille dans ses véritables conditions; ainsi est abrogée la liberté dégradante de la polygamie et du divorce, monuments de la dureté du cœur de l'homme qui n'avait pas vu encore son Rédempteur. Ainsi fleurira l'alliance de l'homme et de la femme, alliance où tout attire, où rien ne repousse la grâce d'en haut, alliance féconde à la fois pour l'Eglise de la terre et pour celle du ciel.

Cependant, la munificence de notre divin Ressuscité à l'égard du Mariage ne se borne pas à en renouveler l'essence altérée par la faiblesse de l'homme. Il veut faire bien plus encore. Ce contrat solennel et irrévocable par lequel l'homme prend la femme pour épouse, et la femme prend l'homme pour époux, il l'élève pour jamais à la dignité d'un Sacrement. Au moment où deux chrétiens contractent cette alliance qui les lie pour jamais, une grâce sacramentelle descend en eux, et vient

serrer le nœud de leur union qui passe à l'instant même au rang des choses sacrées. A la vue de cette merveille, l'Apôtre s'écrie : « Qu'il est grand ce mystère dans lequel apparaît l'union même du Christ et de l'Eglise (Eph. V, 32) ! » Les deux alliances se réunissent en effet; le Christ et son Eglise, l'homme et la femme n'ont qu'un même but : la production des élus; c'est pour cela que le même Esprit divin les scelle l'une et l'autre.

Mais la grâce du septième Sacrement ne vient pas seulement serrer le lien qui unit pour jamais les époux; elle leur apporte en même temps tous les secours dont ils ont besoin pour remplir leur sublime mission. Elle verse d'abord dans leurs cœurs un amour mutuel « fort comme la mort, et que le torrent des eaux glacées de l'égoïsme n'éteindra jamais (Cant. VIII, 6, 7) », s'ils persévèrent dans les sentiments du christianisme ; un amour mêlé de respect et de pureté, capable de commander, s'il le faut, à l'entraînement des sens; un amour que les années n'affaiblissent pas, mais épurent et développent ; un amour calme comme celui du ciel, et qui dans sa mâle tranquillité s'alimente souvent et comme sans effort des plus généreux sacrifices. La grâce sacramentelle adapte en même temps les époux au grand ministère de l'éducation des enfants que le ciel leur prépare. Elle leur apporte un dévouement sans limites à ces fruits bénis de leur union, une patience toute de tendresse pour attendre et faciliter leur croissance dans le bien, un discernement qu'inspire la foi seule pour apprécier ce qui convient à leur âge et aux tendances qui se révèlent en eux; le sentiment constant de la destinée immortelle de ces êtres chéris dont Dieu veut faire ses élus; enfin la conviction intime qu'ils lui appartiennent avant d'appartenir aux parents dont il s'est servi pour leur donner la vie.

Telle est la transformation opérée par la grâce du Sacrement de Mariage dans l'état conjugal ; telle est la révolution que la loi chrétienne fit éclater au sein du monde païen, chez lequel un brutal égoïsme avait étouffé le sentiment de la dignité humaine. Le Christianisme venait révéler, après tant de siècles de dégradation, la vraie notion du Mariage : l'amour dans le sacrifice, et le sacrifice dans l'amour. Il ne fallait pas moins qu'un Sacrement pour porter et maintenir l'homme à cette hauteur. Deux siècles ne s'étaient pas encore écoulés depuis la promulgation de l'Evangile, le droit païen était encore debout, plus impérieux que jamais, et déjà un chrétien traçait ainsi le tableau de la régénération du Mariage, au sein de cette société nouvelle que les édits impériaux proscrivaient, comme si elle eût été le fléau de l'humanité. « Où trouver, disait-il, des paroles pour décrire la félicité d'un mariage dont l'Eglise forme le nœud, que l'oblation divine vient confirmer, auquel la bénédiction met le sceau, que les Anges proclament, et que le Père céleste ratifie ? Quel joug que celui sous lequel se courbent deux fidèles unis dans une même espérance, sous la même loi et sous la même dépendance ! Tous deux sont frères, tous deux servent le même maître; tous deux ne sont qu'un dans une même chair, qu'un dans un même esprit. Ensemble ils prient, ensemble ils se prosternent, ensemble ils jeûnent; l'un l'autre ils s'instruisent, ils s'exhortent, ils se soutiennent. De compagnie on les voit à l'église, de compagnie au banquet divin ; ils partagent également les épreuves, les persécutions et les joies. Nuls secrets à se dérober, jamais d'isolement,

jamais de dégoût. Ils n'ont pas à se cacher l'un de l'autre pour visiter les malades, pour assister les indigents ; leurs aumônes sont sans discussion, leurs sacrifices sans froissement, leurs pratiques pieuses sans entraves. Chez eux pas de signes de croix furtifs, pas de timidité dans leurs pieux transports, pas de muettes actions de grâces. Ils chantent à l'envi les Psaumes et les Cantiques, et, s'ils sont rivaux en quelque chose, c'est à qui chantera le mieux les louanges de son Dieu. Voilà les alliances qui réjouissent les yeux et les oreilles du Christ, celles auxquelles il envoie sa paix. Il a dit qu'il se trouverait où deux sont réunis ; il est donc là, et l'ennemi de l'homme en est absent (TERTULL. Ad uxorem, Lib. II, cap. IX). »

Quel langage ! quel tableau ! comme l'on sent que le divin Sacrement a influé sur les relations de l'homme et de la femme, pour les avoir harmonisées déjà sur un tel plan ! Voilà le secret de la régénération du monde : la famille chrétienne était descendue du ciel, et elle s'implanta sur la terre. De longs siècles se passèrent durant lesquels, en dépit de la faiblesse humaine, ce type fut l'idéal admis universellement et dans la conscience et dans les institutions légales. Depuis, l'élément païen, que l'on peut comprimer, mais qui ne meurt jamais, a fait effort pour reprendre le terrain qu'il avait perdu, et il est arrivé à fausser de nouveau, chez la plupart des nations chrétiennes, la théorie du Mariage. La foi nous enseigne que ce contrat, devenu Sacrement, est du domaine de l'Eglise quant au lien qui le constitue; l'Eglise se l'est vu arracher au nom de l'Etat, aux yeux duquel la loi de l'Eglise n'est plus qu'un joug suranné dont la liberté moderne a affranchi l'humanité. Il est vrai que tout aussitôt la légitimité du divorce a fait irruption dans les codes, et que la famille est redescendue au niveau païen. La leçon n'a cependant pas été comprise. Le sens moral, préservé encore chez le grand nombre par l'influence séculaire du Mariage chrétien, a pu faire reculer de quelques pas sur ce terrain périlleux; mais l'inflexible logique ne saurait abdiquer des conséquences dont les prémisses ont été posées : parmi nous aujourd'hui, tel mariage est un lien éternel et sacramentel aux yeux de l'Eglise; ce même mariage aux yeux de l'Etat n'existe pas même; tel autre a valeur devant la loi civile, et l'Eglise le déclare nul devant la conscience du chrétien. La rupture est donc consommée.

Mais ce que le Christ a établi dans sa toute-puissance ne saurait périr : ses institutions sont immortelles. Que les chrétiens ne s'émeuvent donc pas; qu'ils persévèrent à recevoir de l'Eglise leur mère la doctrine des divins Sacrements, et que le saint Mariage continue à maintenir chez eux, avec les traditions de la famille établie de Dieu, le sentiment de la dignité de l'homme membre du Christ et citoyen du ciel. Ainsi ils sauveront la société peut-être ; mais à coup sûr ils sauveront leurs âmes, et prépareront le salut de leurs enfants.

En terminant cette semaine, et en méditant les grandeurs du divin Sacrement du Mariage, nous avons rencontré votre souvenir, ô Marie ! Le festin nuptial de Cana, où votre présence sanctifia l'union de deux époux, est l'un des grands faits du saint Evangile. Pourquoi donc, ô vous qui êtes le type inaltérable de la virginité, qui eussiez renoncé aux honneurs de Mère de Dieu plutôt que de sacrifier cette noble auréole, paraissez-vous en cette rencontre, sinon afin que les époux chrétiens aient toujours présente la supériorité de la continence parfaite sur le mariage, et que

l'hommage qu'ils aiment à rendre à celle-ci assure pour jamais à leurs pensées et à leurs désirs cette chaste réserve qui fait la dignité et maintient la vraie félicité du mariage? C'est donc à vous, ô Vierge sans tache, qu'il appartient de bénir et d'honorer cette alliance si pure et si élevée dans ses fins. Daignez en ces jours la protéger plus que jamais, en ces jours où les lois humaines l'altèrent et la dénaturent de plus en plus, en même temps que le débordement du sensualisme menace d'éteindre chez un si grand nombre de chrétiens jusqu'au sentiment du bien et du mal. Soyez propice, ô Marie, à ceux qui ne veulent s'unir que sous vos regards maternels. Ils sont l'héritage de votre fils, le sel de la terre qui l'empêchera de se corrompre tout entière, l'espérance d'un avenir meilleur. O Vierge ! ils sont à vous ; gardez-les, et augmentez leur nombre, afin que le monde ne périclite pas sans retour.

A Marie, Vierge des vierges et protectrice du Mariage chrétien, à Marie épouse du Verbe éternel avant de devenir sa Mère par la divine incarnation, nous offrirons aujourd'hui l'anneau nuptial de sa chaste alliance, en lui présentant cette gracieuse Séquence inspirée au génie pieux de l'Allemagne catholique dans les siècles du moyen âge.

SÉQUENCE

Salut, ô Marie, noble Vierge appelée à l'alliance avec le souverain Roi, daignez agréer l'anneau qu'en ce jour nous vous offrons comme un arrhes de vos grandeurs.

Tendre Branche de l'arbre prophétique, votre sein conçoit celui qui est la Fleur; sur cet anneau le Jaspe au vert reflet figurera la Foi qui vous fit acquiescer à la parole du céleste paranymphe.

En vous l'Espérance ne chancela jamais ; toujours la vérité fut stable dans vos pensées ; il est donc juste de joindre le Saphir qui retrace dans son azur la sérénité du ciel.

La brillante Chalcédoine, plus belle encore à l'éclat du jour, exprimera les feux de la Charité dont votre âme envoie les rayons.

La transparence de l'Émeraude et son éclat verdoyant vous désigneront comme la plus pure, comme la plus gracieuse dans vos actes de vertu.

La Sardoine limpide, bien que sur elle se jouent le blanc, le rouge et le noir, désignera votre vie, aux allures virginales, s'écoulant tranquille et sans trouble.

L'autre Sardoine par sa pourpre indiquera la blessure que le glaive, ô Marie, fit à votre âme au moment où mourut le Christ votre fils.

Le Chrysolithe, qui scintille en jets de feu, servira pour rappeler vos miracles sans nombre, et aussi la .Sagesse dont votre âme fut douée.

Le Bérylle est modeste en sa couleur, et cependant il jette une lumière éclatante; nous l'emploierons pour signifier, avec l'Humilité de votre cœur, la bienveillance que vous fîtes paraître envers le prochain.

Plus précieuse et plus agréable que les autres pierres, la Topaze viendra exprimer que dans la vision de Dieu votre œil dépasse tous les bienheureux.

Votre ferveur d'amour, ô Marie, sera représentée dans ses ardeurs par le Chrysoprase, qui s'émaille de pourpre et d'or.

L'Hyacinthe fond ses teintes avec celles de l'air; nous en ferons le symbole de ce secours bienfaisant qui s'adapte à toutes les infortunes que votre œil découvre.

Par son mélange de rose et de pourpre, l'Améthyste signifiera à la fois l'Amour que Dieu vous porte, et celui que l'homme vous a voué.

Nous placerons aussi la Perle ; car vous êtes cette Perle de l'Évangile que convoite le joaillier : heureux celui qui a le bonheur de réussir dans ce noble commerce que recommande le Christ !

Grande et sombre, l'Agate est traversée de blanches veines ; nous en ferons, ô Marie ! le symbole de la Modestie qui vous a rendue chère à Dieu.

L'Onyx aux reflets changeants retrace ces dons multipliés que le Seigneur a réunis pour être votre parure, ô vous dont les Prophètes ont désiré la naissance !

Le Diamant sera votre puissant symbole; il résiste à tous les coups ; et vous, ô Marie ! vous apparûtes forte et patiente dans toutes les adversités.

Par sa fraîcheur, le Cristal exprime le calme des sens; il retracera la chasteté de votre âme et de votre corps, ô Vierge qui êtes la source de notre espérance !

Semblable à l'Electre, le Ligure désignera la vertu de tempérance et la crainte du Seigneur que sa grâce forme en vous.

Nous enchâsserons aussi l'Aimant ; car il attire le fer dont on l'approche ; ainsi, ô Vierge, par l'attrait de votre bonté, vous faites tressaillir le cœur repentant.

L'Escarboucle qui dissipe l'ombre par son éclat, retrace, ô Marie, votre renommée qui s'étend en tous lieux, et triomphe de toutes les distances.

O vous, Reine des cieux, parée de toutes les vertus, purifiez-nous du péché, et donnez-nous part à vos joies nuptiales.

Quant à l'Or, il abonde en Arabie ; Ophir, Saba et Tharsis nous le fournissent à l'envi l'un de l'autre.

Nous en avons formé cet humble anneau, émaillé de toutes ces pierreries ; aujourd'hui nous vous l'offrons ; daignez, Epouse glorieuse, l'agréer dans votre bonté.

Amen.

Extraits de l'Année Liturgique de Dom Prosper Guéranger